# 1

# Un monde à part

Alors que les médias lui consacrent des reportages, que ses dirigeants sont interviewés avec une certaine régularité et qu'il se comporte pour l'essentiel en parti équivalent aux autres, le FN conserve un caractère mystérieux et inquiétant.

Rien de plus simple et de plus banal que d'étudier le FN, en apparence, puisqu'il a pignon sur rue. Et, en même temps, rien de moins anodin. Bien qu'il s'offre à l'attention publique, il fait figure de monde à part et retranché. Ainsi, voulant enquêter sur ses membres ou sur son fonctionnement, plusieurs journalistes ont jugé préférable d'agir à couvert, en se faisant passer pour des militants [1]. Ils ont ensuite été attentifs à mettre de la distance entre eux et ce milieu, une fois leur reportage effectué. Pour ma part, c'est à visage découvert, en tant que sociologue, que j'ai fréquenté les militants du FN, pendant trois ans et à proximité de chez moi.

Indiquer comment j'ai travaillé et qui je suis est donc de la première importance pour permettre au lecteur de se faire une opinion sur la validité de mes informations et de mon analyse. Pour l'aider à replacer dans leur contexte certaines de mes observations, il est également utile de rappeler à grands traits l'histoire du FN.

1. Pour quelques exemples, voir Guy Birenbaum, *Le Front national en politique*, Balland, Paris, 1992, p. 29.

## Un sociologue au FN

Pour que le lecteur puisse reconstituer en imagination la démarche d'enquête et, de là, en faire siens les résultats ou bien les rejeter, il est nécessaire d'indiquer les motifs qui m'ont conduit à étudier le FN, la façon dont je m'y suis pris et le type d'intérêt personnel que j'y ai développé. C'est d'autant plus nécessaire que le groupe considéré représente un problème social, fait facilement usage du soupçon, provoque les plus vives réactions, et que l'étude repose sur l'implication directe du chercheur pendant une période de plusieurs années, semblant ainsi donner la part belle à sa subjectivité. S'il n'existe pas de technique ou de posture aux effets magiques pour rompre avec la subjectivité, il est possible en revanche de rendre compte des ingrédients de la situation d'enquête, dont la personne du chercheur est une composante décisive, et d'offrir ainsi des points de comparaison et des moyens de jugement aux autres chercheurs et aux lecteurs ; c'est de cette façon seulement que peut être construite l'objectivité dans les sciences sociales, à partir des entreprises méticuleusement décrites, analysées et comparées d'observateurs successifs, et en prenant appui sur l'expérience sociale des lecteurs [2]. Nulle explication ne saurait toutefois satisfaire de façon ultime un lecteur irrémédiablement soupçonneux, rivé à ses propres certitudes ou habitué à une optique positiviste [3].

### *Un objet d'enquête sous l'emprise des jugements normatifs*

C'est l'absence d'enquêtes par observation directe, à une ou deux exceptions près, sur une entreprise politique provoquant débats, inquiétudes et anathèmes qui m'a décidé à étudier le FN. En outre, ainsi que je l'ai découvert par la suite, la plupart des études demeuraient sous l'emprise d'attitudes normatives ou militantes : aux sympathisants du FN étaient accolés

2. Jack DOUGLAS, « Understanding everyday life », dans J. DOUGLAS (éd.), *Understanding Everyday Life. Toward the Reconstruction of Sociological Knowledge*, Aldine, Chicago, 1970, p. 28 ; John JOHNSON, *Doing Fieldresearch*, The Free Press, New York, 1975, chap. 8.

3. Aaron CICOUREL, « Notes on the integration of micro- and macro-levels of analysis », dans K. KNORR-CETINA *et al.* (éds), *Advances in Social Theory and Methodology*, Routledge, Boston, 1981, p. 63.

des dénominations péjoratives ou teintées de mépris (« petits Blancs », « nostalgiques » de Vichy ou de l'Algérie française). Le ressort psychologique qui leur était attribué, ordinairement la « haine », en faisait des émules du Mal. Les similitudes historiques d'emblée appelées, « fascisme » ou « nazisme » le plus souvent, avaient valeur d'explications et de mises en garde. Si le « dénigrement et l'ironie » semblent attendus des chercheurs qui écrivent sur les classes dominantes [4], dans le cas du FN c'est assurément le mode de la dénonciation qui l'emporte.

Quand j'ai commencé à fréquenter ce parti, en avril 1996, il existait peu d'écrits fondés sur des relations régulières avec les militants, hormis le livre couramment cité d'Anne Tristan [5]. Ce livre représentait un témoignage de première main sur l'apport affectif et social du parti, et sur sa façon de mobiliser les sympathisants dans un quartier populaire de Marseille. Son ton dénonciateur laissait toutefois imaginer des biais dans la perception et le compte rendu [6]. L'appartenance de son auteur à la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) et sa contribution peu de temps après à la création de Ras l'Front pouvaient impliquer une attitude partisane [7]. Le fait que la moitié des militants les plus assidus aux activités de la section fréquentée, de ce fait les mieux connus de l'auteur, aient été ex-légionnaires, ex-combattants d'Indochine ou ex-OAS portés à la bravade, contribuait à entériner l'image d'un groupe raciste et violent.

Il existait aussi de nombreux textes d'universitaires, politologues et historiens pour la plupart, portant sur les dirigeants, les militants ou les électeurs du FN, et fondés principalement sur l'analyse de discours, de données électorales, d'interviews [8]. Certains de ces universitaires, en phase avec l'émotion suscitée par les succès électoraux du FN, ont publié de nouveaux ouvrages à la fois récapitulatifs et prospectifs entre 1996 et 1999 [9]. La plupart de ces ouvrages ont pour défaut de reposer

4. Michel Pinçon, Monique Pinçon-Charlot, *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, PUF, Paris, 1997, p. 104.

5. Anne Tristan, *Au Front*, Gallimard, Paris, 1987.

6. Willy Pelletier, « Description d'une militance et ethnocentrisme », *Critiques sociales*, 2, 1991, p. 50-56.

7. *Epok*, 28, 2002.

8. Nonna Mayer, Pascal Perrineau, *Le Front national à découvert*, FNSP, Paris, 1996, p. 249-267 ; Birgitta Orfali, *L'Adhésion au Front national*, Kimé, Paris, 1990.

9. Nonna Mayer, *Ces Français qui votent FN*, Flammarion, Paris, 1999 ; Pascal Perrineau, *Le Symptôme Le Pen*, Fayard, Paris, 1997 ; Alain Bihr, *Le Spectre de l'extrême droite*, Éditions de l'Atelier, Paris, 1998.

sur une approche formelle de la population étudiée, car principalement fondée sur des déclarations détachées des locuteurs concrets, ce qui la rend propice aux stéréotypes et aux clés explicatives uniques et vagues, tels qu'en offrent la notion de ressentiment ou l'idée quasi métaphysique de haine de l'Autre.

Leurs auteurs s'efforcent en effet de rechercher, selon un schéma causal relativement simple, par quelle prédisposition de milieu social, d'état d'esprit ou de tempérament des personnes en viennent à adhérer au FN ou à lui accorder leur vote. Mais il faut recourir à divers artifices et divers postulats pour donner existence à une telle prédisposition et, de là, en faire une variable explicative : il faut user de l'interview, ordinairement dans le cadre d'une relation brève, codifiée et superficielle, et il faut admettre que les réponses obtenues, le plus souvent de simples oui et non, correspondent à des opinions fermes et authentiques émanant du for intérieur des individus, qu'importent le cadre et l'interlocuteur.

Il faut aussi admettre que les oui et les non obtenus ont la même signification d'une personne à l'autre et quel que soit le contexte. Ainsi, dire oui à l'idée d'une « inégalité des races » vaudrait automatiquement proclamation de racisme. Pour une partie des personnes, ce oui lapidaire implique assurément : « Je suis partisan d'une séparation entre les races » ou « Je crois en une inégalité d'origine naturelle entre les races et les cultures ». Pour d'autres, comme j'ai pu m'en rendre compte, il implique seulement : « Je constate qu'il existe des cultures et des façons de vivre différentes, plus ou moins liées à des types physiques » ou « Je trouve ma culture et ma façon de vivre préférables à celles des autres ». Dire oui à l'idée selon laquelle il y aurait « trop d'immigrés en France » peut pareillement signifier : « Je hais les Arabes et les Noirs », ou bien : « Il faut mettre un terme aux violences dans les cités », « Il faut arrêter de laisser entrer de la main-d'œuvre à bon marché » [10]. Ne pas acquiescer à cette idée peut être simplement une façon de botter en touche sur une

10. Selon un sondage de la SOFRES réalisé à la suite des élections de 2002 (site Internet), les électeurs de tous les candidats (ceux de Mamère exceptés) sont plus de 40 % à acquiescer à cet énoncé (ceux de Chirac, Le Pen et Saint-Josse plus de 70 %). Il est peu vraisemblable qu'ils soient tous des adeptes du FN ou soient tous imprégnés d'hostilité envers les étrangers.

question polémique tout en signalant : « Je suis de gauche » ou « Je suis contre le FN (ou Le Pen) »[11].

De façon le plus souvent implicite, bien qu'il s'agisse là de leur principale raison d'être, ces enquêtes font de telles opinions l'équivalent de prédispositions à la fois invisibles, inscrites dans les individus et prêtes à s'exprimer dans des actions.

Ces postulats en série sont démentis par l'observation la plus ordinaire : il arrive en effet qu'on dise des choses différentes à des moments différents en présence d'interlocuteurs différents ; il existe des distorsions entre ce que l'on dit et ce que l'on fait, entre ce que l'on sait (ou ce que l'on fait) et ce que l'on raconte. Nombre de sociologues et de linguistes, en accord avec l'observation ordinaire, réfutent également ces postulats[12]. « C'est une constatation banale que la plupart des actes d'énonciation (peut-être tous) sont impossibles à interpréter si l'on ne connaît que l'énoncé employé, et si l'on ignore tout de la situation », remarquent les uns[13]. Les informations obtenues par un enquêteur dépendent des évaluations réciproques de la situation faites par lui-même et par son interlocuteur au fur et à mesure du déroulement de l'interview, analysent les autres[14]. « Dans quelles conditions les actions des personnes correspondent-elles à ce qu'elles disent ? Dans quelles conditions n'y a-t-il aucun lien ? Et dans quelles conditions font-elles le contraire de ce qu'elles disent ? » interrogent plus généralement quelques sociologues[15].

La plupart de ces ouvrages ont aussi pour défaut de reposer sur une approche normative de la population étudiée[16]. Ce

11. Bien que constituant des réponses contraires, les oui et les non d'une partie des enquêtés peuvent avoir une signification concrètement équivalente, comme dans le cas de la bouteille déclarée à moitié vide par les uns, à moitié pleine par d'autres.

Des résultats intrigants suggèrent parfois la carence des données ainsi fabriquées. Constatant qu'aucun « gaucho-frontiste » n'acquiesce à l'énoncé postulant l'existence de « races moins douées que d'autres » (0 %), PERRINEAU (*ibid.*, p. 219) en déduit que cette catégorie est peu raciste. Mais, au même moment (*ibid.*, p. 215), ils sont parmi les plus nombreux à répondre qu'il y a « trop d'immigrés en France » (84 %), ce qui est un aveu caractérisé de racisme pour la plupart des chercheurs.

12. L'analyse la plus démonstrative est celle de Richard LAPIERE, « Attitudes vs. actions », dans I. DEUTSCHER (éd.), *What we Say / What we Do. Sentiments & Acts*, Scott, Foresman and Company, Glenview (IL), 1973, p. 14-21.

13. Oswald DUCROT, Tzvetan TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, Paris, 1972, p. 417.

14. Aaron CICOUREL, *Theory and Method in a Study of Argentine Fertility*, Wiley, New York, 1974, p. 108.

15. Irwin DEUTSCHER, « Words and deeds : social science and social policy », *Social Problems*, 13 (3), p. 233-254.

16. Comme le note G. BIRENBAUM, *Le Front national en politique*, *op. cit.*, p. 21.

faisant, les chercheurs laissent en arrière-plan l'analyse des processus qui constituent à un moment donné un parti comme le FN en « problème social [17] », et ils se placent en experts ayant pour objectif d'en certifier la nature immorale, d'en mesurer l'impact sur les esprits au moyen de sondages et d'en réduire la nocivité. Typiquement, ils dispensent un avis autorisé sur ce parti à la télévision et dans la presse, et ils contribuent à l'établissement de lois destinées à lutter contre le racisme. Ils sont donc des acteurs de première importance dans le processus collectif de définition par lequel le FN est établi en problème social et par lequel certaines situations sont qualifiées de racistes [18]. Ils ne peuvent éviter que les impératifs du bien public n'interfèrent dans leur perspective d'analyse.

De façon plus factuelle, cependant, quelques sociologues se sont attachés à analyser les carrières et les stratégies des dirigeants au moyen d'informations biographiques [19]. D'autres ont montré l'extrême diversité des significations mises par les électeurs dans le vote en faveur du FN ou de Le Pen et la coexistence de logiques d'engagement distinctes, voire antagonistes, parmi les militants [20]. Des historiens ont mis en évidence les processus complexes qui font désigner comme d'extrême droite, à un moment donné, des groupes dont les mêmes positions étaient perçues comme républicaines, pacifistes ou de gauche, alors honorées, quelques décennies plus tôt [21]. D'autres indiquent, sous les slogans populistes du FN, hâtivement pris pour les thèmes d'une doctrine fasciste en bonne et due forme,

---

17. Sur cette notion, voir Joseph SCHNEIDER, « Morality, social problems, and everyday life », dans J. SCHNEIDER et J. KITSUSE (éds), *Studies in Sociology of Social Problems*, Ablex Publishing, Norwood (NJ), 1984, p. 180-205 ; Malcolm SPECTOR, John KITSUSE, *Constructing Social Problems*, De Gruyter, Hawthorne (NY), 1987.

18. Comme le rappellent Herbert BLUMER (« Social problem as collective behavior », *Social Problems*, 18, 1971, p. 298-306) ou J. SCHNEIDER (*ibid.*), un problème social n'a pas d'existence objective. Il faut un travail de jugement, et l'appel implicite à des valeurs, pour le faire apparaître comme tel.

19. G. BIRENBAUM, *Le Front national en politique*, *op. cit.*

20. Jacqueline BLONDEL, Bernard LACROIX, « Pourquoi votent-ils Front national ? » dans N. MAYER et P. PERRINEAU (dir.), *Le Front national à découvert*, *op. cit.*, p. 150-170 ; Valérie LAFONT, « Lutter contre l'immigration et s'engager au Front national », dans P. PERRINEAU (dir.), *Les Croisés de la société fermée*, L'Aube, La Tour-d'Aigues, 2001, p. 163-184.

21. Guy PERVILLÉ, « L'Algérie dans la mémoire des droites », dans J.-F. SIRINELLI (dir.), *Histoire des droites en France*, Gallimard, Paris, 1992, p. 621-656.

l'expression de populations qui souffrent d'abandon social et de discrédit moral, plutôt qu'une adhésion aux thèses racistes [22].

Outre les diverses analyses faites par des universitaires s'abstenant, sauf exceptions, de contacts prolongés avec le milieu étudié, quelques récits reposant sur la familiarité avec divers segments du FN ont aussi été publiés entre 1996 et 1999. Les auteurs sont des journalistes amenés à couvrir les activités des partis politiques ou chargés de suivre la vie politique dans une région donnée. Certains d'entre eux ont eu un accès régulier aux dirigeants du parti. À l'occasion, ils ont bénéficié d'informations ou de documents confidentiels qui leur ont été octroyés en vue d'influer sur les rapports de force entre factions. Leur attention est toutefois centrée sur l'appareil dirigeant, dont ils se trouvent être tout à la fois témoins et partenaires [23]. Quelques autres ont décrit les débuts des municipalités frontistes, entre gestion ordinaire et mise au pas brutale [24]. Deux sont les récits d'une incursion dans un milieu à la fois banal et inhospitalier, où la tranquillité de surface peut se muer en hostilité fébrile, où semblent se côtoyer individus normaux et individus monstrueux [25].

Dans le tout-venant des multiples ouvrages, ordinairement à charge, publiés sur le FN, certains apportent des informations. Quelques-uns sont des compilations de textes et de faits présentés de façon chronologique, d'autres prennent la forme d'un fichier où sont recensés les innombrables groupes, journaux et dirigeants composant l'extrême droite [26]. Quelques ouvrages, dus à d'anciens cadres du FN, mêlent informations de première

---

22. Jean-Pierre RIOUX, « Des clandestins aux activistes (1945-1965) », dans M. WINOCK (dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Seuil, Paris, 1994, p. 215-241.

23. Michaël DARMON, Romain ROSSO, *L'Après-Le Pen. Enquête dans les coulisses du Front national*, Seuil, Paris, 1998, et *Front contre Front. Contre-enquête*, Seuil, Paris, 1999 ; Renaud DÉLY, *Histoire secrète du Front national*, Grasset, Paris, 1999.

24. Michel SAMSON, *Le Front national aux affaires. Deux ans d'enquête sur la vie municipale à Toulon*, Calmann-Lévy, Paris, 1997 ; Roger MARTIN, *Main basse sur Orange. Une ville à l'heure lepéniste*, Calmann-Lévy, Paris, 1998.

25. Mark HUNTER, *Un Américain au Front. Enquête au sein du FN*, Stock, Paris, 1998 ; Claude ASKOLOVITCH, *Voyage au bout de la France. Le Front national tel qu'il est*, Grasset, Paris, 1999.

26. Jean-Christophe CAMBADÉLIS, Éric OSMOND, *La France blafarde*, Plon, Paris, 1998 ; Jean-Yves CAMUS, René MONZAT, *Les Droites nationales et radicales en France*, PUL, Lyon, 1992.

main, confidences au statut incertain, appréciations sur les tactiques politiques, jugements sur les personnes [27].

### *Un objet d'enquête fortuit*

Le caractère formel ou polémique des quelques études existant sur le FN en 1996 est ce qui m'a décidé à prendre ce parti pour objet d'étude. Mais l'origine de ma décision fut cependant tout autre. Elle était d'ordre méthodologique. Je voulais un cadre où pouvoir enquêter selon la méthode ethnographique, m'amenant à devenir pendant plusieurs années partie prenante d'un milieu au départ étranger. J'avais le regret de n'avoir pas pu procéder ainsi lors d'enquêtes précédentes sur les populations nomades vivant dans l'ouest de la France. Plusieurs des membres d'un groupe de réflexion sur l'observation participante, dont je faisais partie, ont alors représenté un exemple stimulant [28].

Mon intérêt pour le FN ne vint pas d'emblée. La vie politique m'attirait peu en tant que telle. J'ai successivement envisagé d'étudier une administration centrale, le milieu des séropositifs, une commune rurale proche de Chartres, une église évangélique fréquentée par des Africains, un service municipal proposant des petits emplois aux jeunes, une cité avec une forte population immigrée. Ces divers cadres présentaient l'avantage de se trouver à proximité d'où je résidais ou me rendais régulièrement. Sur plusieurs d'entre eux, mon intérêt était dû à des personnes de mon entourage. Mais le domaine du sida était déjà l'apanage de nombreux chercheurs ; l'entrée dans une administration centrale aurait mis en jeu des proches et était peu réalisable ; l'étude d'une cité requérait quelqu'un de plutôt jeune et plutôt libre pour permettre des relations aisées avec les jeunes ; d'autres milieux exigeaient des horaires peu compatibles avec mes obligations d'enseignant. C'est alors que j'ai pensé au RPR, dont une permanence est proche de chez moi. Il s'en est fallu de peu que j'entre et m'inscrive comme un

27. Yann Piat, *Seule, tout en haut à droite*, Fixot, Paris, 1991 ; Roland Gaucher, *La Montée du FN, 1983-1997*, Picollec, Paris, 1997 ; Lorrain de Saint Affrique, Jean-Gabriel Fredet, *Dans l'ombre de Le Pen*, Hachette, Paris, 1998.

28. Parmi les membres de ce groupe informel, réuni à l'initiative de Jean Peneff, certains effectuaient des enquêtes dans les milieux hospitalier (Jean Peneff, Anne-Marie Arborio), scolaire (Philippe Masson) ou industriel (Pierre Fournier) ou parmi les jeunes en LEP (Christophe Andréo).

adhérent ordinaire. Mais je n'ai pas franchi le pas. Un collègue m'a alors demandé : « Pourquoi pas le FN, en essor et peu étudié ? »

À aucun moment je n'ai eu envie de m'attacher à l'un des partis de gauche ou d'extrême gauche. Ils me semblaient trop dépourvus d'étrangeté, et en cela d'attrait, pour en faire des objets d'étude, sans doute parce qu'ils composaient mon paysage usuel. J'en partageais en gros la culture politique, en cela accordé à mon milieu professionnel ; plusieurs de mes collègues en étaient des sympathisants ; j'avais été militant au Parti communiste, entre 1976 et 1978. Sur le PC, son organisation, ses dirigeants, ses électeurs, il existe désormais des études documentées et des témoignages précis.

C'est donc de façon non préméditée, et non fondée sur l'idée de résoudre une question d'ordre sociologique, que j'ai décidé de mon objet d'enquête ; il est fréquent qu'il en soit ainsi, en particulier dans le cas de la méthode ethnographique, même si les conventions académiques conduisent la plupart des chercheurs à s'en tenir dans leurs écrits à la fiction d'un choix découlant des seuls impératifs logiques [29]. Et, comme déjà indiqué, ce n'est pas davantage dans une perspective militante que je me suis attaché au FN, sinon à rebours des attentes adressées à un sociologue, présumé de gauche, qui étudie un milieu classé à l'« extrême droite » et, comme tel, jugé infamant. J'ai ainsi écarté avec d'autant plus de fermeté qu'ils étaient insistants les appels d'amis ou de collègues à voir dans le FN un avatar du nazisme ou une entreprise raciste. Je me suis abstenu de me plonger dans la littérature sur l'extrême droite, voulant éviter d'appréhender l'action des militants au seul travers des catégories en usage concernant leur parti.

Ayant pour souci de prévenir les « risques » liés au FN, les historiens qui s'adonnent à définir, qualifier et classer ce parti ont toutes facilités de lui trouver, au moyen de citations à volonté, des filiations propres à établir sa dangerosité. De façon logique, leurs écrits se terminent par une mise en garde [30]. Ce faisant, ils oublient qu'un parti politique ne se réduit pas à une

---

29. Voir John JOHNSON, « Behind the rational appearances : fusion of thinking and feeling in sociological research », dans J. DOUGLAS et J. JOHNSON (éds), *Existential Sociology*, Cambridge University Press, New York, 1977, p. 201-228.

30. C'est le cas de Pierre MILZA (« Le Front national : droite extrême… ou national-populisme ? ») et Philippe BURRIN (« Le fascisme »), dans J.-F. SIRINELLI, (dir.), *Histoire des droites en France*, *op. cit.*, p. 691-732, 603-652, parmi beaucoup d'autres.

doctrine ou à un programme, pas plus qu'il ne livre le secret de son action probable en cas d'accès au pouvoir par la composition sociale de ses membres ou de ses électeurs. Comme l'indique Lavau[31], l'étude d'un parti implique de prendre en compte les « conditions économiques » et les « circonstances historiques » dans lesquelles il évolue, ce qui peut seul donner un contenu concret aux formulations et aux conceptions qui en émanent. Il ne suffisait pas de connaître la doctrine, le programme et le modèle dont se prévalait le Parti communiste français pour en déduire ses prises de position et ses actions, que ce soit sur le plan national à divers moments, ou dans la gestion de certaines mairies à la fin des années 1970[32]. D'où le désappointement ordinaire des militants, quand ils découvrent que leurs responsables s'affranchissent du projet de société du parti, se comportant désormais en gestionnaires et en représentants de l'ensemble des citoyens, une fois qu'ils sont aux postes de pouvoir[33].

La préoccupation méthodologique se doublait, de façon alors confuse, d'intérêts à la fois éthiques et théoriques. Étudier le FN, en premier lieu, c'était étudier une organisation qui apporte un démenti au dogme faisant du PC le « parti de la classe ouvrière » et qui fait un pied de nez aux visions enchantées du peuple. En dépit des conventions de type marxiste communément véhiculées, le parti antisocial que semble être le FN se voit soutenu par grand nombre d'ouvriers et de chômeurs, tandis que le parti supposé en être l'émanation et le porte-parole se voit délaissé par eux. La solidarité de classe entre travailleurs soumis à une même exploitation est minée par des considérations de style de vie et d'origine ethnique[34]. Loin de se sentir des intérêts communs avec leurs collègues ou leurs voisins d'origine étrangère, il est fréquent que les ouvriers voient en eux des rivaux non légitimes, devant être licenciés en premier et embauchés en dernier. S'il arrive qu'elle ait une

---

31. Georges LAVAU, *Partis politiques et réalités sociales. Contribution à une étude réaliste des partis politiques*, Armand Colin, Paris, 1953, p. 8.

32. Stéphane DION, *La Politisation des mairies*, Économica, Paris, 1986.

33. Pour des exemples concernant le PS et le FN, voir Henry REY, Françoise SUBILEAU, *Les Militants socialistes à l'épreuve du pouvoir*, FNSP, Paris, 1991, p. 204 ; M. SAMSON, *Le Front national aux affaires*, *op. cit.*, p. 102, 170-172.

34. Stéphane BEAUD, Michel PIALOUX, *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, Paris, 1999, chap. 9 ; Étienne SCHWEISGUTH, « Déclin et décomposition des cultures politiques », dans S. BERNSTEIN (dir.), *Les Cultures politiques en France*, Seuil, Paris, 1999, p. 370-379.

composante xénophobe ou raciste, cette réaction est en partie le pendant de la solidarité ou de la sympathie ordinaires entre membres d'une même famille, d'un même village, du même sexe, d'un même milieu social [35].

Étudier le FN, en second lieu, c'était étudier une organisation qui représente la négation de l'attitude humaniste et relativiste propre aux sciences humaines. La démarche ethnographique, amenant à partager certains moments et certains aspects de la vie des personnes, au point de voir le monde comme elles le voient, usuelle pour toutes sortes de populations, y compris les plus inquiétantes, se heurte, dans le cas des militants du FN, à une suspicion de principe. Être conduit à déceler une commune humanité entre tous les êtres humains, qu'importent leur genre de vie, leur foi, leur cruauté [36], être attentif à restituer le monde de personnes qui subissent la condamnation et l'ostracisme d'autrui, occupant la position dévolue aux victimes génériques de tout ordre social, pauvres, hors-la-loi, hérétiques [37], comme le revendique une partie de la sociologie, impliquent d'adopter à l'égard des militants du FN une attitude de sympathie qui semble aux antipodes des affinités et des convictions ordinaires d'un sociologue (« Nous sommes pour les Noirs et contre les fascistes », résume Becker [38]). D'où le risque d'une approche convenue, assortie au milieu du chercheur et implicitement normative [39], tantôt partisane (avec les « fascistes », les membres du Klan, les policiers), tantôt candide (avec les « Noirs », les femmes, les gays).

---

35. Les exemples d'embauches reposant sur ce principe sont courants. Voir par exemple Véronique MOULINIÉ, « Tonton et tatie : notes sur la parenté et la famille au sein de l'entreprise », *Journal des anthropologues*, 66, 1996, p. 71-84. C'est aussi de cette façon qu'une partie des étudiants de l'IUT où j'enseigne trouvent leurs stages en entreprise, en usant des fonctions ou des relations de leurs parents.

36. Murray WAX, « Tenting with Malinowsky », *American Sociological Review*, 37 (1), 1972, p. 1-13 ; Joseph GUSFIELD, « Two genres of sociology », dans A. HUNTER (éd.), *The Rhetoric of Social Research Understood and Believed*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1990, p. 62-96.

37. Murray WAX, « Paradoxes of "consent" to the practice of fieldwork », *Social Problems*, 27 (3), 1980, p. 277- 278 ; Howard BECKER, *Sociological Work. Method and Substance*, Aldine, Chicago, 1970, chap. 8.

38. H. BECKER, *ibid*, p. 130.

39. Alvin GOULDNER, *For Sociology. Renewal and Critique in Sociology Today*, Basic Books, New York, 1974, chap. 2.

### *Le rôle décisif des premières rencontres*

C'est à visage découvert, en me déclarant comme sociologue, que je suis entré en relation avec des responsables du FN, et non sous l'apparence d'un militant. J'évitais ainsi d'engager mes proches et d'être moi-même happé dans des liens dont les incidences étaient peu contrôlables. À la différence de ce qu'il en est pour les membres d'un groupe en butte à l'hostilité ou surveillé par la police, qui ne peuvent se libérer de leurs obligations envers le groupe ni échapper aux conséquences de leurs liens, le chercheur a cette facilité de pouvoir se retirer de l'aventure ou d'user de sauf-conduits [40]. Je bénéficiais aussi de la particularité attachée au chercheur connu comme tel, à la fois membre du groupe étudié et étranger à ce groupe, pouvant dès lors réaliser des interviews, accéder aux responsables, bénéficier de confidences, une fois sa présence admise [41].

Un jour d'avril 1996, j'ai donc téléphoné au siège national, à Saint-Cloud, demandant la personne chargée des Relations publiques. J'ai été mis en relation avec un homme à la voix jeune et agréable, qui m'a longuement reçu le lendemain, me faisant visiter une partie des lieux, me mettant en contact avec divers responsables. J'ai saisi, par la suite, qu'il était l'adjoint de Martial Bild, le « secrétaire national à l'Information et à la Communication interne ». Je n'ai jamais su si mon accueil avait fait l'objet d'une discussion entre responsables. C'est cependant vraisemblable, d'autant que je suis revenu à plusieurs reprises à la charge pour obtenir des informations pratiques. Ultérieurement, je fus brièvement présenté à Mégret à la fin d'une conférence de presse (en avril 1997) et à Le Pen lors d'une soirée organisée par l'Entraide (en février 1998). « C'est un sociologue qui suit notre activité depuis un an », lui a indiqué le pasteur. À l'instar de Michalowsky [42], citoyen américain venu étudier le système judiciaire de Cuba, inquiet d'être manipulé par les uns ou par les autres et d'agir en réaction à cette inquiétude, ce qui l'a amené à douter de la possibilité d'atteindre la

40. Barrie THORNE, « "You still takin' notes". Fieldwork and problems of informed consent », *Social Problems*, 27, 1988, p. 284-297 ; Terry WILLIAMS *et al.*, « Personal safety in dangerous places », *Journal of Contemporary Ethnography*, 21 (3), 1992, p. 343-374.

41. Daniel BIZEUL, « Le récit des conditions d'enquête. Exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue française de sociologie*, 39 (4), 1998, p. 751-787.

42. Raymond MICHALOWSKY, « Ethnography and anxiety : field work and reflexivity in the vortex of U.S.-Cuban relations », *Qualitative Sociology*, 19 (1), 1996, p. 59-82.

réalité de son objet d'étude, il m'est arrivé d'imaginer que des propos étaient adressés à quelqu'un dans un groupe à seule fin d'influencer ma perception ou que certaines rencontres étaient arrangées pour tester ma loyauté, par exemple avec des militants France blanche, ou pour faire tomber mes protections, par exemple avec des militants aimables et cultivés. La logique relativement imprévisible des contacts successifs empêchait toutefois ma prise en main, à supposer qu'elle ait été envisagée, ou l'entretien d'une mise en scène durable, de toute façon mise à mal par une partie des militants et des dirigeants.

Loin des individus agressivement soupçonneux ou provocateurs auxquels je craignais d'être confronté, ainsi qu'il est arrivé à d'autres de l'être, restés en dehors du parti il est vrai [43], j'ai eu affaire lors de cette première rencontre à des cadres donnant une image de sérénité et d'ouverture d'esprit semblables à ceux croisés dans les entreprises où les étudiants en gestion de l'IUT font leurs stages. Pour le reste, ils étaient les cadres d'une entreprise politique ayant des ambitions fondées sur des bons résultats aux élections, mais accusée de mauvais desseins et à ce titre combattue par les autres partis et par les associations antiracistes. À leurs yeux, enseignant et sociologue, j'avais toutes chances d'être de gauche, autrement dit de représenter un « ennemi » venu à seule fin de les piéger, ou, au mieux, un type « inconscient » s'illusionnant sur sa possibilité de rester impartial.

Probablement se disaient-ils que je ne ferais pas long feu au milieu d'eux et que quelques rencontres de courte durée, comme en relatent les journalistes, suffiraient à combler ma curiosité. C'est donc avec un mélange de suspicion discrète, de courtoisie de commande, d'attention amusée que m'ont abordé les quelques responsables croisés au siège lors de cette première visite. « Tout ce qui est dit est systématiquement dénaturé », m'ont fait remarquer plusieurs au titre de mise en garde. « De plus en plus de gens s'intéressent au Front national pour l'étudier », ont ironisé l'un ou l'autre. « Je te refile le bébé », ont dit, à deux reprises, des responsables à celui que je voyais ensuite.

---

43. B. ORFALI, *L'Adhésion au Front national*, *op. cit.*, p. 86 ; Guy BIRENBAUM, « Élites "illégitimes", élites illégitimées : les responsables du FN », dans S. COHEN (dir.), *L'Art d'interviewer les dirigeants*, PUF, Paris, 1999, p. 138.

Probablement aussi étaient-ils assurés d'avoir peu à perdre d'un éventuel article ou livre de ma part. Dans le meilleur des cas, il pourrait être utilisé pour montrer une autre face du parti, plus chaleureuse ou plus ordinaire. Au pire, il serait équivalent à ce qui s'écrivait déjà et il ne ferait qu'ajouter à sa légende noire. Ainsi, s'inquiétant du contenu de cet ouvrage quand je lui en ai donné une première mouture à lire, le pasteur Blanchard a repris cet argument : « Comme dit Le Pen, l'important c'est qu'on parle de nous. Même si tu dis du mal de nous, ça change rien. » Autant qu'une remarque convaincue, toutefois, c'est là une pirouette, permettant d'avoir le dernier mot quoi qu'il arrive.

Les rencontres du premier jour, dues en partie à des coïncidences, ont décidé de la suite de mon travail. Parmi les personnes auxquelles je suis présenté par le cadre qui m'a reçu se trouve le responsable du FN sur le quartier où je réside, de passage au siège ce jour-là. Nous nous asseyons quelques minutes dans un petit espace en décrochage d'un couloir. Là, il me promet de m'inviter à une prochaine réunion des sympathisants. Au moment où nous nous séparons, je suis rappelé par un homme qui sort d'une pièce dont la porte est entrouverte. Il a entendu notre conversation, me dit-il. Lui est protestant. Bien que ce soit rarement mis en évidence, les protestants existent au FN, m'assure-t-il. Il évoque la femme et le gendre de Le Pen ainsi que quelques cadres. Ils sont peu nombreux, mais ils ont une influence, ajoute-t-il, il ne faut pas les oublier dans mon étude. Il me propose de revenir le voir. Quand je reviens, quelques semaines plus tard, il n'est plus là. À sa place se trouve le « pasteur Blanchard », depuis peu arrivé au FN. C'est un homme dans les cinquante ans, à la carrure solide, qui s'exprime d'abondance, sans s'inquiéter de la personne de son interlocuteur, comme si comptait avant tout de délivrer une vérité ; en même temps, son style est direct et chaleureux, presque fraternel. Il est chargé de la formation des cadres à la psychologie et à la sociologie, et a pour projet le lancement d'actions en faveur des personnes défavorisées. Il cherche alors du monde pour l'aider, y compris en périphérie du FN, y compris des gens de gauche.

Je lui fais part de mon projet d'enquête avec la même franchise que je l'ai fait lors de mes premiers contacts. Il n'y a aucune ambiguïté dans son esprit sur mon inclination politique ou sur le sens de ma venue à l'Entraide. Lors d'une réunion au

siège, en septembre 1996, il me présente à Beketch comme quelqu'un « qui n'est pas de notre famille politique ». Dans un livre sur l'Entraide, il me signale comme un sociologue étranger au FN : « Social-démocrate, très éloigné des idées frontistes, motivé par un esprit de rigueur scientifique, il a eu le désir de faire une observation du mouvement aussi objective que possible [44]. »

Au fil des mois, j'aurai l'occasion de mieux connaître les militants de l'Entraide nationale, une trentaine d'entre eux en particulier ; je serai amené à fréquenter divers lieux et à participer à diverses activités en leur compagnie [45]. Loin d'être atypiques au sein du FN, les bénévoles de l'Entraide comportent des élus, des candidats, des responsables de section, des adhérents de base, des sympathisants actifs ; deux jeunes femmes sont devenues permanentes au siège du parti, l'une comme secrétaire de direction, l'autre comme responsable d'un secteur. Leurs situations sociales et leurs âges sont divers, avec toutefois des retraités et des chômeurs en surcroît, disposant de temps, satisfaits de jouer un rôle social. Leurs expériences de la vie sont variées, tout comme leurs attentes. Il s'y côtoie ainsi des femmes manifestant contre l'avortement et des adeptes des solstices, des femmes de la bourgeoisie et des hommes faisant de l'intérim dans le gardiennage, des ex-militants de l'OAS, des ex-légionnaires, des Français de l'étranger, des originaires des pays de l'Est. À la différence de ce qu'il en aurait été dans une autre région, la plupart étaient habitués à fréquenter le siège national ou même y travaillaient. Ils connaissaient de près nombre de dirigeants. Si certains d'entre eux faisaient preuve à leur endroit d'un respect proche de la vénération, d'autres se

---

44. Jean-Pierre BLANCHARD, *La Faim justifie les moyens*, Déterna, Paris, 1999, p. 46.

45. Je fais figurer en annexe un tableau présentant quelques caractéristiques des militants côtoyés avec régularité ou nommés dans ce livre. Pour donner une idée de la fréquence et la durée de ma participation aux activités des militants, quelques indications peuvent également être fournies. De 1996 à 1999, je suis allé à la gare Saint-Lazare cinquante et une fois (y restant entre deux et trois heures) et à Ravines neuf fois (y passant une journée entière). Je me suis rendu au défilé du premier mai et à la fête des BBR pendant chacune des quatre années. Je me suis aussi rendu à quelques manifestations, meetings, réunions électorales, conférences de presse. J'ai participé à diverses initiatives de l'Entraide, comme un dîner avec enchères et un dîner avec loto au siège du FN, une visite à des fils de harkis en grève de la faim, un week-end entre bénévoles au château de Neuvy (dirigé par Roger Holeindre). Il m'est arrivé avec une certaine régularité d'aller au siège du FN pour une réunion des bénévoles, pour une interview avec un cadre, pour bavarder. J'ai aussi participé une fois à un culte protestant et au repas qui a suivi.

montraient caustiques et médisants, à la façon dont peuvent l'être des subordonnés qui n'ignorent rien des travers de ceux qu'ils servent.

Si les militants que j'ai fréquentés ne sont pas atypiques au sein du FN, ils n'en constituent pas pour autant un échantillon représentatif. De la même façon, l'Entraide n'est pas un groupement d'activité militante au même titre qu'une section. « C'est pas une action directe du FN, bien qu'elle soit soutenue par lui et qu'elle soit dans la ligne du mouvement », m'a dit le responsable de Plaisir ; « L'Entraide biaise la réalité du FN » dans un sens défavorable, car elle est fréquentée par des marginaux au racisme grossier, m'a dit un cadre, après avoir lu une première version du manuscrit ; c'est étudier le FN « par le petit bout de la lorgnette », dans la mesure où l'Entraide est un « mouvement satellite secondaire », m'a dit un collègue. Je n'avais pas pour dessein d'aboutir à la monographie d'une section, d'une fédération ou du parti dans son entier. Je voulais m'attacher à une unité sociale de petite dimension, même située en périphérie du FN, dans ce cas plus facile à intégrer ; c'est ce que Douglas appelle « faire son trou » ou « passer par la porte de derrière » dans le cas des institutions fermées[46]. J'envisageais de gagner ensuite d'autres points d'observation, ce que j'ai pu faire en partie. J'espérais être en mesure d'analyser dans ce cadre particulier des mécanismes d'ordre général, ce qui a finalement été le cas.

J'avais espéré participer à des réunions de la section dont je dépendais du fait de ma résidence. Soit inquiétude sur mes intentions, soit faiblesse de l'activité militante et rareté des réunions, j'en ai été tenu à l'écart. Il m'a seulement été possible d'effectuer des interviews avec sept militants de ce quartier. Comme c'est le cas de toute entreprise ethnographique, mes observations les plus fiables et les plus systématiques restent circonscrites à un même ensemble de personnes liées entre elles. En les accompagnant à diverses occasions, et en participant aux activités publiques du FN, j'ai pu engager la conversation, tantôt demeurant anonyme, tantôt me déclarant sociologue, avec une centaine d'autres militants. Passant pour quelqu'un d'accoutumé au FN, puisque bénévole à l'Entraide nationale depuis deux ans, j'ai pu réaliser quelques interviews

46. Jack Douglas, *Investigative Social Research*, Sage Publications, Beverly Hills (CA), 1976, p. 168.

auprès de cadres du siège en 1998. Une fois tenu pour un habitué, le sociologue est crédité d'un savoir et d'une compréhension rendant ses interlocuteurs disposés à parler avec lui comme s'il en savait autant ou plus qu'eux sur certains sujets [47].

*Le développement des liens avec les militants*

L'idée d'étudier le FN comme s'il s'agissait d'une organisation quelconque, au point de prétendre en faire un simple objet d'exercice méthodologique, s'est rapidement heurtée à la radicalité de l'antagonisme existant entre le FN et ses opposants. Le souhait de rester à l'écart de cet antagonisme, afin d'en éviter les répercussions, ne pouvait manquer d'être voué à l'échec. Aux yeux des militants, comme aux yeux de mes proches, j'étais nécessairement d'un bord ou de l'autre : un pro-FN ou un intrus, un anti-FN ou un vendu.

De façon inévitable, mon travail et ma personne ont suscité des interrogations, et j'ai été soupçonné d'être un « sous-marin » ou un journaliste aux pratiques insidieuses, selon des remarques adressées sur le ton de l'humour. S'il est arrivé à plusieurs reprises à des militants de signaler ouvertement leur suspicion à mon égard, ce fut aussitôt pour affirmer : « On n'a rien à cacher. » Ainsi, telle fois où une femme dit à son mari que je le « fais parler », celui-ci répond : « Je le sais et je m'en fiche, je n'ai rien à cacher. » Imaginant que je puisse être un agent de l'ennemi, un militant néonazi me lance : « De toute façon, moi je pars de ma philosophie, c'est qu'on n'a rien à cacher et que si ça plaît pas à nos adversaires, ils peuvent aller se faire voir. »

Ces affirmations sont à la fois sincères et inexactes ; si la plupart des militants ne souhaitent pas cacher leurs convictions les plus radicales, y compris dans le cadre d'une interview, tous s'offusquent à l'idée que leur parti puisse être perçu de façon négative lorsque ces convictions sont rapportées à l'extérieur. D'un militant à l'autre, toutefois, la perception de ce qui représente une faute et exige d'être caché ou arrangé n'est pas la même. Un délégué au congrès de Strasbourg en 1997 et une participante à l'université d'été de Toulon en 1998 m'ont assuré de toute absence de tension au sommet du parti, contrairement aux affirmations de la presse ; quelques mois plus tard, en

47. *Ibid.*, p. 173-174.

janvier 1999, le premier me dit ne pas avoir été désarçonné par la rupture dans la mesure où il avait pu observer les tensions lors du congrès, l'autre se déclare choquée des propos désobligeants tenus par Le Pen à Toulon à l'encontre de Mégret. Un militant qui fait état de son admiration pour Hitler se montre attentif, en revanche, à nier l'homosexualité de Poulet-Dachary (premier adjoint et directeur de cabinet du maire de Toulon, retrouvé assassiné en août 1995) comme étant une invention des médias destinée à salir le FN.

À aucun moment, je n'ai essayé de cacher la raison singulière de ma participation aux activités du parti, sans pour autant la mettre en avant hors de nécessité. J'avais pour souhait de passer inaperçu ou de me faire oublier, de façon à observer les situations comme elles se déroulent d'ordinaire. En même temps, je voulais éviter de donner prise à l'accusation d'être sournois. C'est l'inévitable dilemme de tout enquêteur, en particulier de l'observateur participant, contraint de combiner loyauté et duplicité dans ses relations avec autrui. S'il agit ainsi, c'est par nécessité de son métier, afin de contourner les façades des organisations et de percer les faux-semblants des individus [48].

Quand les relations avaient un caractère anonyme et passager, comme dans le cadre d'un défilé ou de la fête des BBR, je n'indiquais pas mon statut. Quand j'étais en présence de militants que j'avais toutes chances de revoir, comme dans le cadre de l'Entraide, il m'arrivait de prendre les devants, surtout au début, pour qu'ils n'aient pas de raison de pouvoir ensuite m'accuser d'avoir joué un double jeu. Lors des premiers mois, le pasteur Blanchard ne manquait d'ailleurs pas d'annoncer qui j'étais. Lors d'un dîner organisé par l'Entraide au siège du FN, alors que je viens de m'attabler avec d'autres personnes, dont deux ignorent encore mon statut, il s'approche, pose sa main sur mon épaule, et annonce : « Daniel est un sociologue, il fait un livre sur nous. » La conversation bifurque alors ; une femme professeur de sciences économiques et un homme kinésithérapeute d'origine alsacienne, tous deux « cathos tradis » et pro-vie, s'attachent à répondre aux accusations dont leur parti fait l'objet.

48. *Ibid.*, chap. 4 ; Gary FINE, « Ten lies of ethnography. Moral dilemmas of field research », *Journal of Contemporary Ethnography*, 3 (22), 1993, p. 267-294 ; Gary MARX, « Notes on the discovery, collection, and assessment of hidden and dirty data », dans J. SCHNEIDER et J. KITSUSE (éds), *Studies in Sociology of Social Problems*, *op. cit.*, p. 78-113.

J'ai également veillé à ne pas faire usage de façon frauduleuse d'une relation de confiance, ni à mettre en porte-à-faux les militants. Ainsi, invité par un couple à une conférence de presse sous l'égide de Marie-France Stirbois, je fais en sorte que celle-ci, aimable et m'octroyant d'emblée la bise, ait connaissance de la singularité de ma présence. C'est à cette occasion, usant de l'ambiguïté du terme, que j'indique pour la première fois être un « sympathisant par profession », puisque j'essaie de faire mien l'univers des militants en vue de le comprendre.

Au fil des mois, les militants ont fini par se comporter sans s'inquiéter de ma présence. Quelques-uns ont même fini par oublier que j'étais un sociologue venu étudier leur parti. L'un m'a pris pour un DPS (autrement dit un membre du Département protection sécurité), un des cadres m'a invité à être candidat lors des élections ; l'un comme l'autre, pourtant, avaient eu connaissance de mon statut. Plusieurs raisons expliquent cette perte d'attention, usuelle à l'endroit du chercheur qui est partie prenante des actions en cours ou qui reste pendant plusieurs années au sein du groupe étudié [49]. En premier lieu, les exigences de l'activité militante, le naturel des relations entre habitués, l'enchaînement spontané des réactions lors des contacts avec les membres extérieurs suffisent à faire oublier le chercheur, à plus forte raison dans le cas d'un incident ou d'une urgence où chacun est pris dans le feu de l'action [50]. Au demeurant, une fois admis, le chercheur peut découvrir que la méfiance et la médisance visent principalement d'autres membres du groupe et que, pour l'essentiel, du fait de son statut particulier, il bénéficie plutôt d'une sorte d'immunité [51]. Ensuite, mis à part quelques séances à l'ombre d'un arbre, lors des sorties à Ravines, où je prenais le rôle de l'élève et le pasteur Blanchard celui du guide en nationalisme, je me différenciais peu des autres : j'accomplissais les tâches avec sérieux, je réagissais comme certains des militants sur nombre de sujets de la vie courante, je m'abstenais de poser des questions à brûle-pourpoint ou d'émettre des jugements abrupts. Enfin, dans le cadre de l'Entraide, j'ai été conduit à prendre un rôle de

---

49. H. Becker, *Sociological Work*, *op. cit.*, 1970, p. 43-48.

50. Georges Benguigui, « L'observation des incidents et des crises », *Sociétés contemporaines*, 40, 2000, p. 135-150.

51. J. Johnson, *Doing Field Research*, *op. cit.*, p. 132.

bénévole réellement impliqué. Lors de la distribution des repas, j'ai souvent eu pour fonction de servir la soupe, ce qui a rendu ma personne familière aux militants et aux bénéficiaires ; j'ai participé à diverses réunions, j'ai fait le service lors d'un dîner ou d'un loto organisés par l'Entraide au siège du FN. En toutes occasions, je me suis comporté en personne loyale, attentive au bon déroulement de l'activité, comme je le fais dans d'autres cadres. Lors d'un buffet organisé par l'Entraide au siège, étant à servir au bar, j'ai été amené à faire expulser un SDF ivre qui voulait se battre. Lors d'une dispute entre deux hommes, tandis que plusieurs militants s'occupaient de l'un, j'ai demandé à l'autre, qui était l'offenseur, de partir. Lors d'une fête des BBR, j'ai fait la promotion de l'Entraide, expliquant son utilité, vendant le journal avec efficacité.

À quelques reprises, questionné sur ma perception du parti, il m'est arrivé de botter en touche, indiquant que la diversité était telle au sein du FN qu'il était possible à beaucoup de personnes de s'y retrouver, sans pour autant avoir à renier des points de vue contraires à ceux du parti. « C'est ce qui fait la richesse du FN », était une réplique usuelle. D'autres fois, surtout vers la fin, désormais tout à fait à l'aise, j'en profitais pour engager la conversation sur des aspects polémiques, comme la place des militants France blanche ou anti-avortement. À nombre de militants j'ai eu l'occasion de dire que mon entourage amical et professionnel était composé de personnes pour l'essentiel hostiles au FN. Pour beaucoup, c'était une situation ordinaire, en rien étonnante ; ils étaient aussi en butte aux reproches dans leur famille ou sur leur lieu de travail. À quelques-uns, les plus proches, j'ai dit que j'avais été brièvement militant au Parti communiste autrefois. Contrairement à mes craintes, ce n'était guère original : plusieurs avaient des parents communistes, et certains avaient eux-mêmes été communistes. Une telle information, loin d'être pénalisante, offrait un exemple réjouissant de l'influence et de l'expansion du parti.

Au fil du temps, admis par tous, et accoutumé à ce monde, j'ai fini par oublier que je demeurais un intrus, en tout cas un type inquiétant, aux yeux des responsables. Un jour d'automne 1998, j'ai été convié à sortir de ma position d'entre-deux et à montrer dans quel camp j'étais. Je suis seul avec le pasteur Blanchard, dans son bureau. Soudainement, il me dit ne pas comprendre que je continue à fréquenter le FN avec une

certaine assiduité sans pour autant passer au stade de l'adhésion[52]. Ou bien je suis tout à fait loyal, et en cela d'une espèce rare, ou bien je suis cynique à un point peu imaginable, me dit-il. De toute façon, même loyal, je fais fausse route si j'imagine être apte à rédiger un rapport honnête sur un mouvement diabolisé par les milieux de gauche alors que je suis moi-même de gauche. En conséquence, ou je serai honnête, et ceux de gauche me prendront pour complaisant et m'abattront, ou j'écrirai à charge, et dans ce cas je me montrerai déloyal envers ceux que j'aurai fréquentés.

D'autres fois, il avait joué à me faire miroiter une place si je rejoignais les rangs du FN. Probablement avait-il à l'esprit son propre engouement et sa propre réussite au sein de l'organisation. Convaincre un universitaire aurait aussi témoigné à ses yeux et aux yeux d'autrui de sa force d'entraînement, déjà manifeste parmi les SDF de la gare.

> [Juin 1997, Ravines] X a apporté une bouteille de whisky en guise d'apéritif. Quelqu'un entonne *Maréchal nous voilà*, repris par tout le monde. Le pasteur me regarde dans les yeux avec un air farceur, puis s'approche de moi : « Tu pourras écrire dans ton livre que tu as entendu chanter *Maréchal*. » Je réponds que j'ai vécu autrefois en compagnie de trois religieux dont l'un était pétainiste et un autre gaulliste. Il poursuit : « Tu pourras te faire des couilles en or si tu nous craches dessus comme beaucoup d'autres ont fait (Solange qui entend parle de la « bête immonde »), tu pourras revenir, on ne t'en voudra pas, mais si tu es sincère, ce que je crois à 90 % (Cathy dit : « Il est mignon, il est sincère, j'en suis sûre »), là tu auras franchi la limite, tu auras tout le monde contre toi, tu seras assimilé à nous, tu auras commis le crime de lèse-majesté. » Il ajoute : « Mais le moment venu on saura te trouver une place, on ne t'oubliera pas. »

Ma qualité d'enseignant à la tenue et au langage corrects, payant de sa personne et disposé à être pris, à l'égal des militants, pour un déviant de la pire espèce, ne pouvait manquer d'attirer la sympathie. Comme je m'étonne, un jour, d'avoir été

52. De façon similaire, alors qu'il fréquente depuis près d'un an les adeptes des Préceptes divins, J. LOFLAND (*Doomsday Cult*, *op. cit.*, p. 274) se voit reprocher de rester un simple observateur. De tolérée, aussi longtemps qu'il fut défini comme « à la recherche de la vérité », autrement dit comme une recrue possible, en tant qu'étudiant en sociologie, sa présence est devenue insupportable quand il est apparu définitivement indifférent au message religieux.

si aisément accepté, le pasteur Blanchard me dit : « Il y a trop peu de personnes acceptables qui viennent vers nous pour qu'on puisse s'offrir le luxe de les rejeter. Au contraire, ceux qui viennent vers nous, on est prêts à leur dérouler le tapis rouge. » Le militant de milieu bourgeois rencontré lors de la première interview m'a dit : « Il faut des enseignants comme vous, qui n'ont pas peur de se montrer, et de dire : "Je suis au Front", pour faire évoluer le mouvement. » Au moment où je suis arrivé, le FN se préoccupait d'étendre son influence vers le milieu enseignant, à travers le MEN (Mouvement pour un enseignement national), dirigé par Olivier Pichon. Une partie des jeunes cadres possèdent des troisièmes cycles. Comme toute organisation soucieuse d'expansion, de légitimité et de relative normalisation, le FN ne peut être indifférent au fait de recruter des membres de la classe aisée ou du milieu intellectuel.

Mon accoutumance aux militants du FN a entraîné une perturbation des relations avec mon entourage, proches, amis ou collègues. Les uns redoutaient que je subisse à mon insu une « contamination » ou sois l'objet du « syndrome de Stockholm », les autres que je me fasse « casser la gueule ». Pour plusieurs, le simple fait de porter intérêt à ce parti revenait à se rendre complice de la pire des abominations : il suffisait de se reporter à l'Allemagne nazie pour tout savoir et tout comprendre du FN, répétaient-ils. Mon enquête, de toute façon, risquait de porter à confusion, montrant sous un jour humain des personnes engagées dans une organisation dont le projet, dans son fond, est inhumain [53]. « Ne perds pas ton âme », m'a conjuré un ami. D'autres m'ont mis en garde : « S'ils viennent en amis chez toi, c'est chez nous que tu ne viendras plus. » Un ami antillais s'est plusieurs fois emporté : « Les fafs c'est des fafs, y a rien à apprendre. C'est comme une secte, ils veulent pas être connus. » « Fais gaffe, un jour je vais te défoncer ta tête de facho. »

Parmi mes proches, des membres des milieux populaires se montraient choqués toutefois par l'intransigeance des réactions à l'encontre du FN. Ainsi cette femme âgée, à qui je dis quelques mots de mon travail un jour : « En ce moment, c'est un acharnement contre eux. J'en ai rien à cirer, mais c'est pas ça qui fera baisser la popularité du FN d'être sans arrêt dessus.

53. De semblables reproches furent adressés à C. Askolovitch, *Voyage au bout de la France*, *op. cit.*, p. 33.

Moi j'admets pas ça, les gens sont libres, ce sont les gens qui choisissent. Au FN, y a sûrement des très bien et des très mal comme partout. Mais y a des gens qui n'acceptent pas ça, y a que leur opinion qui compte. »

La réduction du FN à l'hitlérisme, aberrante pour le témoin direct que j'étais devenu, loin d'agir comme une mise en garde, devenait l'indice d'une diabolisation absurde, atténuant du même coup mes réactions envers les thèses radicales et les invectives ordinaires, comme c'est aussi le cas pour nombre de sympathisants. Fréquenter les militants du FN, c'est commencer par être rassuré de voir que, mis à part quelques groupes sectaires et violents, rien n'est à ce point inquiétant. La spontanéité avec laquelle nombre d'élus de droite ont accepté de faire alliance avec les élus du FN dans les conseils régionaux formés en 1998 repose pour une part sur une réaction de ce genre. En témoignent les propos de deux élus de droite de la région Centre, qui avaient engagé des pourparlers avec des envoyés du FN, avant d'être sèchement désavoués par les dirigeants de leurs partis [54] : « Ces types sont peut-être un peu plus réactifs que nous, mais mon père a été fusillé par les nazis, et je vois bien qu'eux ne sont pas des nazis. » « Nous, nous connaissions ces types, que l'on disait fascistes et nazis, depuis deux mandats à la région. Quand il a fallu les rencontrer, nous n'avons pas vu où était le problème. »

Sans m'en apercevoir, j'étais devenu quelqu'un qui portait témoignage en faveur du FN, reprenant une partie des arguments de ce milieu. Mon degré d'acculturation allait au-delà de ce que j'avais imaginé, ce qui est le risque de l'observation participante [55]. J'étais facilement irritable, prompt à voir de la mauvaise foi dans les réactions critiques des autres. Des évitements réciproques ont commencé à apparaître.

> [Octobre 1998] Au restaurant avec des collègues d'une école d'art. Incompréhension de l'un d'eux. « Comment un type comme Martinez, responsable de la campagne pour les Européennes, peut-il avec un nom comme ça, indiquant une origine étrangère, être au FN, puisque le FN est xénophobe ? » J'indique m'être trouvé à de nombreuses reprises assis à côté de militants qui mentionnaient dans la conversation être d'origine étrangère. Plusieurs

---

54. *Le Monde*, 9 juin 1998.

55. Aaron Cicourel, *Method and Measurement in Sociology*, The Free Press of Glencoe, New York, 1964, p. 45.

des militants que je fréquente sont d'origine étrangère. J'ajoute qu'il y a aussi des Noirs et des Arabes au FN, même si c'est en tout petit nombre, et que plusieurs militants et dirigeants vivent avec quelqu'un de couleur. Je lui assure que l'accusation de xénophobie accolée au FN repose sur un stéréotype. Il me répond en s'emportant, comme irrité de ce qu'il prend pour de la mauvaise foi de ma part, disant qu'il suffit de lire les journaux ou de regarder la télé. Je lui dis que les journalistes sont en grand nombre hostiles au FN et mettent en avant ce qui est négatif le concernant. Il s'emporte à nouveau, voyant poindre sans doute une explication toute faite issue de la propagande du milieu frontiste.

### *L'immixtion des propres expériences du chercheur*

Cette expérience de l'antagonisme entre deux mondes, somme toute courante dans la vie sociale, s'est doublée d'un clivage intérieur propre à ma personne. Venu vers le FN avec l'idée d'un exercice d'observation, je me suis trouvé aux prises avec des événements de mon histoire personnelle. C'est là une situation courante pour la plupart des chercheurs [56]. À la fiction d'une objectivité amenant à éluder l'existence du sujet individuel dans le travail de recherche s'oppose ce fait majeur que le résultat est tributaire de la personne du chercheur, parce qu'il est, à un double titre, l'instrument de ce travail [57] : d'une part en tant qu'être humain qui établit des relations avec autrui afin d'obtenir des informations [58] ; d'autre part en tant qu'individu doté d'expériences, en partie communes, en partie uniques, sur lesquelles il prend appui dans son travail d'analyse [59].

D'une façon à peine consciente sur le moment, procédant comme il en est dans la vie courante, et comme disent l'avoir fait certains chercheurs [60], il m'est arrivé de mentionner des éléments de ma propre histoire entrant en résonance avec l'univers des militants et ainsi de « me rendre vulnérable à leurs yeux » au même titre qu'ils pouvaient l'être en face de moi dans la

56. Voir par exemple Florence WEBER, *Le travail à-côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, INRA/EHESS, Paris, 1989, chap. 2 ; Marnix DRESSEN, *De l'amphi à l'établi. Les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Belin, Paris, 1999, p. 16.

57. Buford JUNKER, *Field Work. An Introduction to the Social Sciences*, University of Chicago Press, Chicago, 1960, p. 16.

58. Howard BECKER, « Postface », dans D. HARPER, *Les Vagabonds du Nord-Ouest américain*, L'Harmattan, Paris, 1998, p. 195-197.

59. Herbert BLUMER, « Sociological analysis and the "variable" », *American Sociological Review*, 21 (6), 1956, p. 683- 690.

60. J. DOUGLAS, *Investigative Social Research*, *op. cit.*, 1976, p. 172.

situation d'interview, de la sorte me faisant l'« otage » d'un engagement de confiance réciproque (selon la formule de Douglas). D'une certaine façon, en effet, j'étais en pays connu, moins étranger que je ne l'imaginais en tout cas ; et j'avais eu l'occasion de côtoyer des personnes non moins sectaires ou grandes gueules. D'où, probablement, mis à part quelques interviews avec des militants aux convictions néonazies, mon absence de répulsion ou d'inquiétude au cours de cette enquête ; d'où, aussi, mon attention à restituer des expériences et des perceptions donnant des militants du FN une image moins manichéenne qu'elle ne l'est d'ordinaire.

Une partie des militants du FN sont en effet ce que j'ai été, ou du moins semblent être au FN avec des engagement équivalents à ceux que j'ai eus autrefois. Né en 1950, dans une famille de petits paysans, j'ai été « catho tradi » jusque vers vingt ans et anticommuniste. C'était la norme dans les décennies d'après-guerre pour les membres d'une famille croyante, en particulier dans un village de la région nantaise où l'ordre paroissial était omniprésent [61]. C'était d'autant plus consubstantiel à ma personne que j'étais destiné à devenir religieux et qu'à partir de onze ans je me suis retrouvé dans un juvénat. Comme pour d'autres enfants, à la même époque, ce fut l'occasion de faire des études et d'échapper au monde paysan [62]. En 1968, mon hostilité aux émeutes et aux grèves fut sans nuances. À partir de septembre de cette année-là, j'ai été instituteur dans une école catholique, partageant la vie de trois religieux. L'un d'eux était pétainiste, parce que Pétain était revenu sur les iniquités commises envers les religieux par la République radicale du début du siècle ; un autre menait la guerre contre le curé de la paroisse, qui remisait les statues offertes autrefois à l'église par les familles aisées et qui refusait de faire une différence entre les élèves de l'école privée et ceux de l'école publique. Plus tard, j'ai enseigné la sociologie dans une université catholique. À la cantine, il m'arrivait de croiser des prêtres en soutane, proches de l'abbé de Nantes ou de Mgr Lefebvre, quand d'autres avaient des positions libertaires et ouvriéristes.

61. Daniel BIZEUL, *Le Métier de curé : sur le clergé rural nantais entre 1900 et 1960*, thèse pour le doctorat de troisième cycle, EHESS, Paris, 1979.
62. Charles SUAUD, *La Vocation*, Minuit, Paris, 1978, p. 32-51.

La fréquentation de militants adeptes du régime de Vichy, des colonies ou de l'armée m'a fait me souvenir de récits de famille indiquant des tensions vives dues à des positions opposées lors de l'Occupation ou concernant de Gaulle. Un de mes grands-oncles fut pro-allemand, sans doute par terreur du communisme et, pour cette raison, fut surnommé « Louis le Germanique » dans la congrégation dont il était un des dirigeants ; entre mon père, un oncle, tous deux membres d'un maquis, et ce grand-oncle, il y eut un jour une explication violente, m'a-t-on rapporté. C'est ce grand-oncle, disparu quand j'étais enfant, qui a donné mission à un religieux de mon village de me prendre sous son aile, en cela attentif à aider sa famille et à amener une recrue, ainsi qu'il arrivait aux membres du clergé de le faire [63]. Un oncle maternel a participé aux guerres coloniales de la France d'après-guerre ; il était parti en cachette de chez sa mère pour s'engager avant l'âge requis et ainsi fuir le travail de la terre, suivant en cela l'exemple d'un de ses propres oncles ; il fut probablement hostile à de Gaulle et favorable à l'OAS suite à l'abandon de l'Algérie. Chez mes parents, en revanche, à cause de la Résistance, il était naturel d'être gaulliste. Dans mon imagination d'adolescent, ce grand-oncle et cet oncle ont figuré deux formes de réussite sociale et d'attachement à l'ordre, aussi succinct et déformé qu'ait été ce que je savais d'eux.

Par la suite, amené à travailler en milieu psychiatrique, à fréquenter des agents de maîtrise et leurs supérieurs, des nomades et les employés chargés de s'en occuper, dans le cadre d'enquêtes sociologiques, et, surtout, ayant eu des amis et fait des rencontres de diverses sortes, je me suis accoutumé probablement à n'être pas démonté par des discours radicaux ou extravagants, à faire la part entre les déclamations, les propos de circonstance et les actes effectifs, à trouver ordinaires des univers dissemblables ou mutuellement incompatibles. J'ai aussi eu l'occasion de faire l'expérience des engouements et des déceptions de type politique après le temps des convictions de type religieux : j'ai milité comme communiste, de 1975 à 1978. J'ai ainsi appris à user de l'ironie convenue contre ceux qui attaquaient Cuba, la Chine ou les pays de l'Est ; j'ai fait l'éloge de la patience et du sacrifice à des jeunes Algériens sans

63. Jean-René CHOTARD, *Séminaristes, une espèce disparue ?* Naaman, Sherbrooke, 1977, chap. 5.

travail, rencontrés près d'Alger en 1975, qui honnissaient le régime de Boumédiène ; j'ai été un témoin sidéré du double langage des dirigeants communistes, en 1978, appelant à voter pour les candidats du programme commun dans *L'Humanité* et soutenant, en réunion fédérale, qu'il était préférable que la droite l'emporte, pour éviter à tout prix de conduire à l'assemblée une majorité de gauche dominée par les socialistes. J'ai compris, comme d'autres, vouant aux gémonies les régimes tyranniques et aimant les leaders parlant de justice, que le combat pour la libération d'un peuple pouvait conduire à une dictature encore plus effroyable que la tyrannie précédente ou, plus banalement, que la promesse de changer la vie pouvait se conclure en accroissement de la pauvreté et de l'emprise des marchés [64]. Tels sont, brièvement évoqués, les éléments de ma propre personne avec lesquels j'ai dû composer et sur lesquels j'ai pris appui au cours de cette enquête.

Le bouleversement dû à la scission, le sentiment croissant de ne rien apprendre de nouveau, la nécessité d'ordonner un matériau devenu important, une certaine lassitude aussi, à la longue, m'ont progressivement amené à réduire mes moments d'observation au cours de la troisième année d'enquête. J'ai alors cessé toute fréquentation et me suis mis au travail d'analyse et d'écriture, à partir de juillet 1999. Ce travail fut d'autant plus ardu qu'il m'a fallu du temps pour sortir d'un monde qui m'était devenu ordinaire, à force d'en partager certaines des expériences et des émotions. Cette emprise du milieu étudié est banale en ethnologie [65]. Le chercheur, captif de l'état d'osmose auquel il s'est contraint, est désormais hanté par l'inquiétude de trahir la confiance de ses hôtes du fait d'un compte rendu passant, à leurs yeux, pour anecdotique ou hostile.

Le simple fait de s'astreindre à relater les situations par une prise de notes méticuleuse, au jour le jour, aide cependant le chercheur à s'extraire de l'emprise du groupe étudié et à maintenir le lien avec les membres de sa discipline [66]. L'obligation

64. Voir A. BIHR, *Le Spectre de l'extrême droite*, *op. cit.*, p. 53.

65. Rosalie WAX, *Doing Fieldwork. Warnings and Advice*, University of Chicago Press, Chicago, 1971 ; Jeanne FAVRET-SAADA, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Gallimard, Paris, 1977 ; Jeanne FAVRET-SAADA, Josée CONTRERAS, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Gallimard, Paris, 1981 ; Susan KRIEGER, « Beyond subjectivity », dans A. LAREAU et J. SCHULTZ (éds), *Journeys Through Ethnography. Realistic Accounts of Fieldwork*, Westview Press, Boulder (CO), 1996, p. 179-194.

66. M. WAX, « Paradoxes of "consent"… » art. cit., p. 273.

de passer continûment du groupe étudié aux groupes d'ordre familial, amical ou professionnel, dont il est un membre ancien et ordinaire, contribue aussi à cette prise de distance, même si c'est dans le conflit et la douleur [67]. Les réactions critiques de collègues, radicalement hostiles au FN pour les uns, plus pondérés ou ambivalents pour les autres, mais persuadés qu'il convenait de l'étudier d'une façon équivalente à n'importe quelle autre organisation, ont contribué à défaire progressivement le lien affectif qui s'était noué. J'ai aussi fait usage de techniques d'objectivation propices à la mise en lumière d'artifices ou de mensonges dans les discours : comptages, confrontations entre informations obtenues par des moyens différents [68].

Cependant, je n'ai pas coupé tout contact avec le milieu étudié, me refusant à me comporter à la façon d'un infiltré ou d'un renégat. De toute façon, plusieurs militants sont mes voisins, tout comme ils pourraient être des collègues de travail ou des membres de ma famille. Leur vision du monde et leurs réactions, aussi aberrantes ou détestables soient-elles, ne sont qu'un aspect de leur personne qui s'exprime par moments et dans des cadres définis. Certaines actions de mes proches peuvent avoir été plus graves et m'être aussi détestables, sans que pour autant je cesse de les aimer ; mes propres emportements ont pu ou pourraient être pareillement haïssables.

En outre, je souhaitais avoir sur mon travail les réactions des militants avec lesquels s'étaient noués des liens de confiance. Bien que ce ne soit pas usuel de la part des chercheurs, il y a cependant plusieurs avantages à faire lire le manuscrit à des membres du groupe étudié [69]. En premier lieu, ils sont acteurs ou témoins des scènes relatées au même titre que le chercheur et certains d'entre eux ont une connaissance de leur milieu à la fois ancienne, diversifiée et critique. Ils peuvent donc corriger des erreurs, contester à juste titre des interprétations, apporter de nouvelles informations. Ensuite, ils peuvent avoir un avis utile sur la façon dont le chercheur s'est acquitté de son devoir de ne pas nuire aux personnes, que ce soit au sein

---

67. J. Johnson, *Doing Field Research*, *op. cit.*, p. 217.

68. Jean Peneff, « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain. L'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, 21, 1995, p. 119-138 ; Eugene Webb *et al.*, *Unobtrusive Measures : Nonreactive Research in the Social Sciences*, Rand McNally, Chicago (IL), 1966 ; John Van Maanen (éd.), *Qualitative Methodology*, Sage Publications, Newbury Park (CA), 1989.

69. William Whyte, « Making the most of participant observation », *The American sociologist*, 14 (1), 1979, p. 56-66 ; J. Johnson, *Doing Field Research*, *op. cit.*, p. 217.

de l'organisation ou à l'extérieur. Ce point a d'autant plus d'importance que le milieu étudié est un objet de surveillance policière ou de condamnation publique. Enfin, dans la mesure où une partie d'entre eux seront des lecteurs du travail publié, attentifs à l'image donnée d'eux-mêmes et de leur groupe [70], le chercheur a tout à gagner à anticiper les antagonismes ou les récupérations qui ne manqueront pas d'apparaître. Il peut clarifier des malentendus, prendre en compte des arguments indûment laissés de côté, corriger d'éventuelles traces de parti pris idéologique ou de candeur ethnographique.

J'ai ainsi écarté deux ou trois descriptions hautes en couleur, mais blessantes ou dénonciatrices, et n'ayant aucune nécessité pour l'analyse, tout comme j'ai rapidement laissé de côté les salves racistes ou les certitudes négationnistes, suffisamment rapportées ailleurs, circonscrites à des moments particuliers et à une partie des membres, et d'un faible intérêt pour l'analyse ici privilégiée. J'ai pu nuancer ou préciser le sens de certains propos (par exemple concernant le racisme biologique revendiqué par l'un), adoucir quelques formulations au ton incisif. À la suite d'une discussion, j'ai été amené à me forger un avis par un travail spécifique de lecture sur la « délinquance des immigrés ». Ceci m'a conduit à mettre l'accent sur les usages politiques d'une réalité aisément manipulable car réduite à l'état de simulacre : impossible à appréhender en direct et de façon globale, impossible à expliquer selon un schéma de causalité simple.

### *Mode de recueil et de présentation des informations*

Devenir ainsi membre d'un groupe, en vue d'en faire l'étude, a pour objectif le recueil d'informations. S'il arrive que des chercheurs soient en permanence le cahier ou un magnétophone à la main [71], pour noter sur-le-champ ce qu'il survient ou enregistrer ce qu'il se dit, ce ne fut pas mon cas. Tout au plus ai-je pris des notes sur le moment lors des réunions ou des meetings, pareillement à d'autres participants, de ce fait n'altérant en rien

70. Voir M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, *Voyage en grande bourgeoisie*, *op. cit.*, 1997, p. 124.

71. David Altheide, « Leaving the newsroom », dans W. Shaffir *et al.* (éds), *Fieldwork Experience*, St Martin's Press, New York, 1980, p. 301-310 ; Philippe Bourgois, *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995, p. 13, 23, 26, 42.

le déroulement de l'action. Pour le reste, soit dans le métro au retour d'une soirée au siège ou à la gare Saint-Lazare, soit arrivé chez moi au retour de moments d'observation prolongés, comme lors des journées à Ravines, je me vidais la tête sur des bouts de papier de toutes les scènes, conversations, formules particulières, indications biographiques que j'avais expressément mémorisées. Il m'est arrivé, bien que rarement, m'essayant à la pratique d'autres chercheurs [72], de me rendre aux toilettes lors des journées à Ravines. Il m'est arrivé, aussi, me remémorant des images édifiantes du père de Foucauld explorant le Maroc, d'user de papiers et de crayons tenant dans le creux de la main, en particulier lors des trajets en car vers Ravines. Dans un second temps, pendant un ou deux jours, je reprenais ces bouts de papier pour aboutir sur ordinateur à une rédaction ordonnée et explicite.

Aussi futiles que puissent sembler ces précisions, elles ont une extrême importance, puisque c'est de là qu'émanent les notes de terrain, autrement dit le matériau de base servant à l'analyse et au compte rendu [73]. Savoir comment le chercheur a pu mémoriser, avec ce degré de précision, ce qu'il s'est dit ou passé est un objet d'interrogation légitime. Avant de débuter l'enquête, je craignais d'être incapable de restituer ce dont j'avais été témoin ou participant. En fait, la particularité de l'expérience met l'attention et la mémoire en alerte. Nombre d'épisodes, ensuite, se composent d'un enchaînement d'actes et de propos dont la mémorisation est aisée ; nombre d'anecdotes, d'arguments et de formules se trouvent redits plusieurs fois par les personnes ; divers procédés aident à retrouver les actions, comme l'énumération des personnes présentes, associées à telle conversation ou tels mouvements, la chronologie des contacts au cours d'une soirée ou d'une journée découpées en épisodes, la succession des emplacements et des déplacements dans un espace composé de lieux distincts ; enfin, d'une fois sur l'autre, il est possible de demander aux personnes leur version de ce qu'il s'est passé ou diverses précisions.

---

72. Leon FESTINGER *et al.*, *When Prophecy Fails*, Harper & Row, New York, 1956, p. 247 ; Joseph GUSFIELD, *Contested Meanings*, University of Wisconsin Press, Madison (WI), 1996, p. 105.

73. Robert EMERSON *et al.*, *Writing Ethnographic Fieldnotes*, University of Chicago Press, Chicago, 1995 ; Roger SANJEK (éd.), *Fieldnotes. The Making of Anthropology*, Cornell University Press, Ithaca, 1990.

Cependant, mis à part quelques conversations téléphoniques, dont j'ai noté sur-le-champ certaines bribes, il s'agit de reconstitutions faites après coup de ce qu'il s'est passé et dit, et non d'une stricte restitution. Les conversations, en particulier, bien que semblant prises sur le vif et restituées au mot près par moments, sont seulement une version approchante de ce qu'il s'est dit [74]. En lisant les notes de terrain, il faut avoir cette convention à l'esprit. Il n'en va pas de même des interviews enregistrées, même si la certitude sur ce qui a été prononcé n'implique pas toujours de certitude sur le sens à y apporter [75].

Tout au long de l'ouvrage, je me suis efforcé de rendre palpable au lecteur la façon dont j'ai travaillé, employant telle technique, ayant à l'esprit telles idées, éprouvant les situations de telle façon. Avant tout extrait du matériau d'enquête, j'ai ainsi indiqué s'il s'agissait ou non d'une interview enregistrée. J'ai aussi indiqué la date et le cadre de l'observation. Quand je suis un des participants de l'action relatée, je n'ai pas gommé mes interventions, même s'il arrive qu'elles soient critiquables ou choquantes pour un lecteur étranger à la situation. Je signale mon accoutumance, non consciente sur le moment, à réagir et à penser comme un militant, et je rapporte quelques réactions entraînées parmi mes proches.

Mon compte rendu d'enquête ne repose pas sur l'observation et l'interview seules. J'ai recours à quelques documents internes, non confidentiels. Je me réfère à la presse liée au FN, en particulier *Français d'abord* (un bimensuel sous-titré « La lettre de Jean-Marie Le Pen », destiné aux adhérents, hébergé au siège du FN) et *National Hebdo* (un hebdomadaire vendu par

74. Comme l'observe J. Johnson (*Doing Field Research*, *op. cit.*, p. 190-193) en comparant le compte rendu d'une conversation dans ses notes de terrain et une transcription de l'enregistrement de cette même conversation. En revanche, les notes de terrain font état d'informations non recueillies par l'enregistrement, bien qu'essentielles pour la compréhension de la situation ; les unes sont d'ordre non verbal, les autres sont passées sous silence au moment de la conversation car connues des participants ou allant de soi.

75. J'ai effectué des interviews, en quasi-totalité enregistrées, avec 28 personnes (dans un cas il s'agit d'un couple, toutefois, et à quelques reprises quelqu'un d'autre est de passage) : 7 avec des militants de Plaisir, 5 avec des étudiants, 6 avec des cadres ou des permanents du siège, 10 avec des bénévoles ou des responsables de l'Entraide. Les interviews enregistrées ont conduit à une retranscription au mot à mot. Dans les extraits que j'en présente, ordinairement brefs, je me suis toutefois affranchi de l'intérêt conventionnel ou émotionnel parfois attaché par les sociologues aux redites, hésitations et accents des personnes interviewées. J'ai pareillement reformulé mes notes de terrain quand la correction ou la clarté de l'expression l'exigeaient, sans juger nécessaire de le signaler.

abonnement, en kiosque et à la criée par les militants, lui aussi hébergé au siège du FN). Il m'est arrivé de parcourir d'autres journaux, prêtés par des militants ou achetés au coup par coup (comme *Rivarol*, *Le Libre Journal*, *Présent*). Je fais aussi usage de la presse nationale, en particulier *Le Monde*, pour des informations générales ou à titre de contrepoint.

Dans ce compte rendu, je me suis efforcé d'utiliser un langage ordinaire, qui ne soit pas exagérément tributaire des normes politiques, morales ou académiques ayant cours, et qui ne soit pas pour autant une forme d'authentification ou de naturalisation des catégories propres aux membres d'un groupe, que ce soit pour se désigner, usant alors d'un mot de leur cru ou d'un mot venu des autres, que ce soit pour désigner les autres. En conséquence, j'ai fait usage des termes couramment employés quand ils n'avaient pas de caractère ordinairement perçu comme péjoratif. Ainsi, de la notion d'« immigré », ou de « jeune d'origine immigrée », dont divers auteurs ont cependant indiqué le caractère artificiel et désobligeant [76]. J'ai, en revanche, évité de reprendre à mon compte les catégories reposant sur les caractères physiques ou celles ayant trait à la religion ou à la philosophie supposées, sauf quand elles rendent compte d'un jugement, d'une perception du monde ou du déroulement d'une interaction, ce qui est fréquemment le cas avec des militants du FN.

La désignation des personnes par leur couleur n'implique pas expressément un jugement de valeur [77], en tout cas guère plus que d'autres caractéristiques, comme la profession, le sexe ou l'âge. Un emploi ordinaire de ces catégories conduit toutefois à entériner une ethnicisation du monde social et à instituer des « barrières de race » sans contenu palpable et significatif [78]. La race est en effet un donné relativement circonstanciel et artificiel : des personnes d'origine africaine passent pour « blanches » si l'ensemble des signes amovibles semblent en attester, comme le vêtement, la coiffure, le mode

---

76. Gérard NOIRIEL, *État, nation et immigration*, Belin, Paris, 2001, chap. 9 ; Michèle TRIBALAT, *Faire France. Une enquête sur les immigrés et leurs enfants*, La Découverte, Paris, 1995, p. 188 ; Françoise GASPARD, Claude SERVAN-SCHREIBER, *La Fin des immigrés*, Seuil, Paris, 1984, p. 47.

77. Voir par exemple David LEPOUTRE, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997, chap. 2, concernant les jeunes des cités.

78. E. HUGHES, *Le Regard sociologique*, *op. cit.*, p. 214.

d'expression[79], tandis que des personnes d'origine européenne et de peau blanche peuvent être perçues et traitées comme des « Noires au teint clair[80] ». Ces situations sont d'autant plus courantes que les échanges raciaux se multiplient et remontent à deux ou trois générations, rendant ainsi imperceptible et non avenu ce qui était crédité d'une signification majeure[81].

L'injonction de ne plus mentionner la couleur pour désigner les personnes, de façon à enrayer les associations négatives et les préjugés, ne suffit pas toutefois à changer les perceptions et les relations entre les races ; elle a pour principale conséquence l'emploi de certaines formules stéréotypées dans les discours officiels et sur les panneaux des lieux publics[82]. Au demeurant, ces expressions convenables ne le restent pas longtemps. Elles endossent à leur tour les réactions négatives suscitées par les groupes en question, tant que rien n'est venu modifier la perception d'autrui à leur sujet. Et elles sont motifs à dérision ; dire les « jeunes des cités » peut ainsi être, selon le ton employé et selon le contexte, un équivalent sarcastique de les « Arabes » ou la « racaille »[83].

Dès qu'il s'agit de nommer ou de caractériser des groupes humains, il ne peut exister de notions strictement dénotatives, libres à la fois de toute histoire, de toute implication politique et de tout jugement de valeur[84]. Aucune dénomination ne peut donc faire l'unanimité et être pareillement comprise par des interlocuteurs de milieux ou de points de vue différents, que cette dénomination soit d'origine administrative, savante ou indigène[85]. Selon qui l'emploie, dans quel cadre et avec quelle intention, le même mot peut avoir une signification infamante, admirative, revendicative ou purement dénotative. Soit

---

79. St. Clair Drake, Horace Cayton, *Black Metropolis*, Harper, New York, 1962 [1945], p. 495-506.

80. Ainsi que Hortense Powdermaker en a fait l'expérience dans les années 1930 lors de son enquête sur les relations interraciales dans le Mississippi (*Stranger and Friend. The Way of an Anthropologist*, Norton & Company, New York, 1966, p. 135).

81. Claudine Chiawei O'Hearn, *Half and Half. Writers on Growing up Biracial and Bicultural*, Pantheon Books, New York, 1998.

82. Gary Marx, « La cage de fer de la culture », dans M. Wieviorka (dir.), *Racisme et modernité*, La Découverte, Paris, 1993, p. 60-77.

83. Voir chapitre 3.

84. E. Hughes, *Le Regard sociologique*, *op. cit.*, p. 238-239.

85. Sue Estroff, *Le Labyrinthe de la folie*, Institut Synthélabo, Le Plessis-Robinson, 1998, p. 16 ; Daniel Bizeul, *Nomades en France. Proximités et clivages*, L'Harmattan, Paris, 1993, p. 239-244, concernant les patients en psychiatrie et les populations nomades.

l'exemple de trois militants de la section de Plaisir : l'un emploie le mot « nègre » avec un ton outrageant pour afficher qu'il est raciste ; un autre, d'origine africaine, emploie le même mot, en référence à Senghor, pour attester de la fierté de son origine ; un autre encore, responsable de la section, me présente le militant d'origine africaine en disant « notre nègre », sur un ton ironique, ce qui se veut une façon de ridiculiser l'imputation de racisme venue des adversaires. Une bénévole de l'Entraide, inquiète de la façon acceptable de s'exprimer, m'indique avoir dit à son petit-fils qu'il fallait dire un « Black ».

Le souci de ne pas entériner des perceptions stéréotypées m'a pareillement conduit à faire un usage restreint des qualificatifs ordinairement accusateurs qui sont accolés aux militants du FN, tels que « raciste » ou « antisémite ». Si certains propos ou certains actes peuvent être déclarés tels, non sans divergences et polémiques, il est le plus souvent téméraire de caractériser ainsi un individu, à plus forte raison un groupe de personnes. La perception de ce qui est « raciste » ou « antisémite » découle en effet de la position, de l'identité et du savoir de chacun ; ensuite, dans nombre de cas, il est délicat de statuer sur le caractère raciste ou antisémite d'un acte, ainsi qu'en témoignent les jugements et les attendus des tribunaux ; enfin, il est rare de pouvoir attribuer de façon fondée et équitable une telle caractéristique à une personne fréquentée avec régularité ou, au contraire, de pouvoir l'en exempter de façon certaine. Pas plus que quelqu'un n'a pour nature d'être un voleur, un pervers ou un alcoolique, en quelque sorte réductible à un unique et infamant ressort d'action, sous prétexte qu'il a commis un vol, payé une prostituée ou conduit en état d'ivresse, pas plus il n'a pour nature d'être un raciste de façon entière et définitive parce qu'il lui est arrivé de faire une plaisanterie ou d'agir abruptement à un moment donné à l'encontre d'une personne de couleur [86]. Si ses propos sont hostiles en toutes circonstances, s'il se comporte de façon offensante à la moindre occasion, s'il se réfère à une vision ou à un projet fondés sur une spécificité des races, il semblera acceptable, en revanche, de le tenir pour quelqu'un de raciste, c'est-à-dire animé de façon compulsive ou doctrinale par un réflexe de race.

86. K. ERIKSON, *Wayward Puritans*, *op. cit.*, p. 6, 198 ; Ronny TURNER, Charles EDGLEY, « Sociological semanticide : on reification, tautology and the destruction of language », *The Sociological Quarterly*, 21, 1980, p. 595-605.

### *Le devoir d'humilité du chercheur*

Trois types de considérations s'imposent au chercheur qui s'efforce d'être scrupuleux : sa connaissance d'autrui est limitée ; son attention est socialement prédéterminée ; son analyse est tributaire de ses propres valeurs et prises de parti.

En premier lieu, le chercheur ne connaît bien que quelques dizaines de personnes, celles qu'il a fréquentées avec régularité. Mais encore ne les connaît-il que d'une façon incertaine et partielle, ainsi qu'il en est dans la vie courante pour la plupart des personnes, celles que chacun est amené à fréquenter de façon discontinue à des moments définis et dans des cadres définis, mais aussi celles que chacun peut tenir pour être les plus proches et les mieux connues. S'il m'est impossible d'indiquer avec précision le degré de représentativité des militants fréquentés avec régularité, il m'est encore plus impossible de prétendre bien les connaître. En particulier, à la question de savoir s'ils sont ou non racistes ou antisémites, ou quoi que ce soit d'autre, il me faut dans la plupart des cas faire état de ma perplexité et, d'une certaine façon, de mon ignorance, sauf à tenir pour acquis que l'adhésion au FN, la participation à ses activités ou des réactions occasionnellement racistes en sont des indices patents.

C'est toutefois ce que pensent la plupart des chercheurs qui écrivent sur le racisme [87]. Ayant pour préoccupation de répertorier et de mesurer les phénomènes de racisme, ils supposent résolu ce qui est d'abord à élucider, à savoir la justesse de qualifier ou non de racistes telle action, telle personne, telle organisation. Même s'il leur arrive de marquer une hésitation concernant la qualification d'un propos ou d'une situation, en définitive ils classent et commentent avec l'assurance de détenir des faits d'évidence. Ils se trouvent dans la même situation que ceux qui ont pour mission de lutter contre la délinquance, l'immoralité, la maladie mentale : ils prennent part à la production de ce qu'ils répertorient et statuent en toute autorité sur les critères de classement. Ainsi, ils présentent au lecteur, pour l'essentiel, des matériaux démonstratifs, déjà interprétés et classés, à l'exclusion de toute situation où il existerait un doute sur ce qu'il s'est réellement passé, où même il serait impossible

87. Ainsi Michel Wieviorka *et al.*, *La France raciste*, Seuil, Paris, 1992 ; Philippe Bataille, *Le Racisme au travail*, La Découverte, Paris, 1997.

en toute rigueur de trancher. S'ils perçoivent cette difficulté, équivalente à celle rencontrée par les victimes du racisme obligées d'apporter la preuve d'une discrimination devant un tribunal, en pratique ils l'éludent, se concentrant uniquement sur des cas propres à emporter la conviction.

En second lieu, le chercheur voit sa perception influencée par tout ce qui est déclaré sur son objet d'étude. En cela, il se trouve dans la situation qui est aussi celle des militants dont les manifestations peuvent être des formes de réplique aux jugements d'autrui autant que le résultat d'un mouvement propre, ainsi qu'il est usuel de le remarquer pour des groupes astreints à une identité déviante. Le chercheur peut être exagérément attentif, dès lors, aux aspects allant dans le sens de ce qui est proclamé par une partie du public ; il peut aussi être sujet à une attitude inverse, le tournant en une sorte d'avocat du groupe diabolisé.

Enfin, le chercheur peut être enclin à se faire thérapeute, justicier, « entrepreneur de morale [88] », s'attachant à distinguer entre les manifestations du Bien et celles du Mal, sous couvert de légitimité scientifique. Ce faisant, il ne peut manquer de devenir exagérément partisan, oublieux de sa promesse de tenir le rôle du savant, ou jouant frauduleusement ou à contretemps de ce rôle : ses passions d'être humain et de citoyen, impliqué comme quiconque dans la vie sociale, prennent le pas sur l'exigence de rigueur appelée par le travail d'enquête et d'analyse. S'il se préoccupe des implications pratiques ou des éventuelles conséquences de ses résultats, le sociologue « quitte alors le cadre de la discipline sociologique pour entrer dans le royaume des valeurs, des croyances et des idées qu'il détient en partage avec les autres êtres humains qui n'ont pas fait profession de sociologie [89] ». Assidu à délivrer la bonne parole, il ne peut manquer, non plus, de prendre la pose du juste, s'épargnant et se haussant à mesure qu'il dénonce le mal chez autrui. La littérature sociologique ayant trait au racisme, au pouvoir des dominants ou aux rationalisations des groupes professionnels repose trop souvent sur l'artifice d'un monde d'où le chercheur et sa profession sont absents, se tenant de l'autre côté du miroir, dans le camp du Bien et du Savoir : intouchables, insoupçonnables.

88. Selon la formule de H. Becker, *Outsiders*, *op. cit.*, 1986, chap. 8.
89. Peter Berger, *Invitation to Sociology : a Humanistic Perspective*, Anchor Books, New York, 1963, p. 17.

Une vue moins conventionnelle de l'activité sociologique et de ceux qui l'exercent et en vivent ne peut cependant être nuisible à l'image publique de la sociologie.

## Trajectoire et composition du FN

Comme il en est pour nombre de partis, « Front national » est avant tout l'appellation dont s'est doté à un moment donné un groupement plus ou moins circonstanciel de responsables politiques en vue de concourir lors des élections et, ainsi, accéder aux places, aux ressources et aux prérogatives permises par l'activité politique[90]. Donner un aperçu de la carrière électorale et médiatique qui est la sienne, des courants qui le composent, des individus qui y tiennent les premiers rôles est utile pour permettre au lecteur de replacer dans leur contexte les observations des chapitres suivants.

C'est en octobre 1972 que le FN est officiellement créé, sous le nom de « Front national pour l'unité française ». Son logo, l'urne surmontée d'une flamme tricolore, est inspiré de celui du MSI, le mouvement néofasciste italien[91]. Pendant de nombreuses années, ses résultats électoraux demeurent insignifiants. C'est seulement à partir du début des années 1980, peu de temps après que la droite a été défaite et que la gauche est arrivée au pouvoir, qu'il commence à obtenir une audience électorale. En l'espace de quelques années, de façon alors imprévisible, il connaît le succès, obtient des élus à tous les niveaux de la représentation politique, devient un objet de passion et d'anathème. Peu à peu, réussissant à gagner l'intérêt des couches sociales en désarroi, son électorat devient plus populaire, ce qui le conduit, à partir de 1995, à entreprendre des actions à caractère social.

90. Selon l'analyse classique de Max WEBER, *Économie et société*, Plon, Paris, 1971, p. 292-295.

91. Les informations présentées sont tirées pour l'essentiel de synthèses ou d'enquêtes réalisées par Pierre LÉVÊQUE (*Histoire des forces politiques en France de 1940 à nos jours*, Colin, Paris, 1997, chap. 12), J.-Y. CAMUS et R. MONZAT (*Les Droites nationales et radicales*, *op. cit.*), M. DARMON et R. ROSSO (*L'Après Le Pen*, *op. cit.*), du site « francepolitique.free » (de Laurent DE BOISSIEU) et de celui de la SOFRES.

### *Un assemblage composite sous l'égide de Le Pen*

C'est à l'initiative de dirigeants d'Ordre nouveau, désireux d'unir les forces de l'extrême droite en vue des élections législatives de 1973, que le FN doit son existence. À la tête de ce nouveau groupement sans véritable perspective d'avenir a été placé Jean-Marie Le Pen, faute d'un autre volontaire. Ex-député et ex-baroudeur désormais à l'écart de la vie politique, celui-ci avait fait ses preuves dans le combat électoral et avait fait montre de ses convictions nationales. En effet, il avait été député du mouvement créé par Pierre Poujade, l'UDCA (Union de défense des commerçants et des artisans), lors des élections de 1956 ; il avait alors obtenu un congé du Parlement pour se porter volontaire en Algérie ; plus tard, il avait été le directeur de campagne de Tixier-Vignancour lors de l'élection présidentielle de 1965.

Depuis ses succès électoraux du début des années 1980 jusqu'à la scission de décembre 1998, le FN a fait figure de représentant principal, sinon unique, de l'extrême droite. En réalité, dès sa création, et continûment par la suite, le FN a conjugué deux stratégies antagonistes, ce qui l'a conduit tantôt à inclure des groupes radicaux, tantôt à les laisser à l'écart ou à être quitté par eux. L'une de ces stratégies est de type électoraliste et promeut une idéologie nationale, l'autre est de type révolutionnaire et revendique une idéologie nationaliste, ce qui permet à ses tenants de s'en prendre aux nationaux, « ces ventres mous toujours prêts au compromis, c'est-à-dire à la compromission, avec un Système que nous [voulons], nous, abattre [92] ». Le premier pôle a d'emblée été représenté par Jean-Marie Le Pen et Roger Holeindre, le second s'est d'abord constitué autour du mensuel *Militant* et a intégré les GNR (Groupes nationalistes révolutionnaires, dirigés par François Duprat et Alain Renault, futurs secrétaires généraux du FN), qui furent en relation avec les néo-nazis de la FANE (Fédération d'action nationale et européenne, dirigée par Marc Fredriksen). Un des principes majeurs du FN est en effet qu'il « autorise la double appartenance et respecte les choix idéologiques de ses adhérents ».

Par la suite, toutes sortes de groupes radicaux gravitent autour du FN. Certains subsistent sous la même appellation

92. Repris d'un éditorial de Pierre VIAL, *Terre et peuple*, octobre 2001.

pendant de nombreuses années, d'autres en changent. La plupart ont à leur tête un ou deux chefs plus ou moins influents et sont composés de quelques dizaines ou centaines d'adeptes qui vont et viennent d'un groupe à l'autre ou qui appartiennent à plusieurs groupes à la fois. Nombre de ces activistes finissent par rejoindre le FN, dans l'espoir d'y imposer leur marque et d'y acquérir du poids. C'est le cas de l'Union solidariste, avec Jean-Pierre Stirbois et Michel Collinot, en septembre 1977. Certains en repartent rapidement, quitte à y revenir par la suite. D'autres restent en dehors du FN, attachés à leur liberté de ton et d'action, tout en servant de force d'appoint pour un collage ou de service d'ordre lors d'un meeting. Nombre de ces groupes ne sortent pas du dilemme suivant : ne pas dévier de leurs vues radicales, faire quelques coups d'éclat, et rester marginaux ; remiser ces vues radicales, agir au sein des partis légaux de la droite nationale, espérer de la sorte le triomphe de leurs idées. « On aide le Front parce que sinon on ne serait qu'une poignée », dit ainsi un des dirigeants du GUD. « Plutôt que de faire la révolution à dix dans un café, j'ai choisi une locomotive qui s'appelle Le Pen », me dit un ancien de Troisième Voie. Dès qu'un de ces groupes intègre le FN, il donne le plus souvent naissance à un groupe dissident, soucieux de montrer sa spécificité révolutionnaire, conduit à un surcroît d'activisme [93] ; quand ce groupe dissident rejoint à son tour le FN, il peut lui-même donner naissance à un nouveau groupe qui jure de rester attaché à la pureté du message originel.

Pour la plupart de ces groupes, le modèle de référence demeure Occident, créé en avril 1964 par Pierre Sidos avec des lycéens et des étudiants, réputé pour ses actions de commando contre les gauchistes. Sa dissolution par le ministère de l'Intérieur, en octobre 1968, a débouché sur la création du GUD (groupe « Union Droit », devenu Groupe Union Défense), à la faculté d'Assas, et sur celle d'Ordre nouveau. Ayant été dissous à son tour en juin 1973, ce dernier mouvement donne naissance à la revue *Faire front* puis, en 1974, au PFN (Parti

93. Voir sur ce point les comparaisons faites entre FN et PFN par François DUPRAT (*Cahiers européens hebdo*, nº spécial 81, 1975) et entre tendances au sein de Troisième Voie par Christian BOUCHET (site Internet « voxnr.com »). Probablement des parallélismes pourraient-ils être faits avec les mouvements maoïstes et trotskistes dans leurs relations entre eux et avec les partis établis de gauche (voir, par exemple, Christophe BOURSEILLER, *Les Maoïstes. La folle histoire des gardes rouges français*, Plon, Paris, 1996 ; Philippe CAMPINCHI, *Les Lambertistes. Un courant trotskiste français*, Balland, Paris, 2000).

des forces nouvelles). Celui-ci va apporter son soutien à Giscard lors de l'élection présidentielle de 1974 et être un rival du FN lors de plusieurs élections. Une partie de ses dirigeants vont ensuite rejoindre le FN (ainsi François Brigneau, Jean-François Galvaire, Roland Gaucher) ou, pour certains, y revenir.

Nombre de ces groupes sont à la fois anticommunistes et anticapitalistes (d'où le terme de tercériste, parfois employé), anti-américains et antisionistes, dès lors tiers-mondistes, voire propalestiniens. « Ni trust ni soviet », tel était par exemple le mot d'ordre de Troisième Voie, né d'un éclatement du PFN en 1985 et dirigé par Jean-Gilles Malliarakis, qui a fait figure de gourou pour nombre d'étudiants devenus cadres du FN par la suite[94].

En parallèle à ces divers groupes d'esprit activiste se sont créées deux associations de type culturel dont l'importance a été décisive sur les orientations doctrinales du FN : le GRECE (Groupement de recherche et d'étude pour la civilisation européenne) et les comités Chrétienté-Solidarité. Le GRECE se fonde sur les thèses d'apparence scientifique des sociobiologistes pour faire de l'inégalité une donnée naturelle d'ordre génétique et il se réfère aux travaux de Georges Dumézil pour prôner le retour de tous les peuples d'un Occident en partie imaginaire à leurs supposées racines indo-européennes. De là découle le rejet de toute égalité formelle entre les humains, puisqu'elle s'apparente à un nivellement et à une dégénérescence ; le totalitarisme sous ses diverses formes, le « judéo-christianisme », l'« américano-mondialisme » se trouvent dès lors combattus. Sous l'appellation de Nouvelle Droite, cette vision du monde a eu sa célébrité à la fin des années 1970, par le biais de divers périodiques, comme *Valeurs actuelles* ou le *Figaro-Magazine*. Elle a influencé le Club de l'Horloge, créé par Yvan Blot en 1974 afin d'être un lieu de rencontre entre anciens élèves de l'ENA et d'autres écoles prestigieuses donnant des hauts fonctionnaires et des responsables politiques. Ce courant, parfois dit « païen », a eu une importance majeure au sein du FN, en particulier au travers de Bruno Mégret et d'une partie de ses proches, comme Yvan Blot ou Jean-Yves Le Gallou, qui ont appartenu tous les trois au Club de l'Horloge, et comme Pierre Vial, un des fondateurs du GRECE. Les

94. Voir en particulier son recueil d'articles *Ni trust ni soviet*, Éditions du Trident, Paris, 1985.

orientations idéologiques dont Vial est le principal représentant, doté de la légitimité d'un poste d'enseignant en histoire médiévale à l'université Lyon III, sont diffusées au travers de l'association culturelle Terre et Peuple, créée en 1995. Elles ont été prépondérantes au sein du RE (Renouveau étudiant), mouvement syndical à destination des étudiants né du rapprochement entre le FNJ et des groupes radicaux (GUD, JNR, Troisième Voie) en 1990 ; son slogan, d'inspiration tercériste, a été « Ni fac kolkhoze, ni fac Coca ».

Les comités Chrétienté-Solidarité représentent le courant catholique traditionaliste, qui a résulté d'une opposition radicale au concile Vatican II. Ils s'appuient sur la doctrine de l'Église, ce qui les conduit à défendre la tradition catholique de l'Occident, à dénoncer tout ce qui a trait au communisme et à rejeter avec radicalité toute forme de libéralisation en matière de mœurs, comme l'avortement ou le Pacs. Leur créateur et responsable est Bernard Antony (parfois appelé Romain Marie). Le quotidien *Présent* sert de support à leurs vues.

Selon les moments, selon les sujets et selon les personnes, le fractionnement entre païens et catholiques au sein du FN est mis en sourdine ou, au contraire, revendiqué. Au moment de la scission de décembre 1998, une partie des membres du FN en ont fait usage à l'encontre des mégrétistes, accusés d'être racistes et païens [95]. Et, de fait, ralliés au FN depuis peu pour certains, la plupart des nationalistes révolutionnaires ont rejoint le MNR avec enthousiasme, y formant un Front de la jeunesse. Ce fut le cas du GUD, du RE, de Terre et Peuple, d'anciens skinheads, attachés à un combat « identitaire », c'est-à-dire de type ethnique et racial, et hostiles à Samuel Maréchal, qui aurait eu pour mission d'éradiquer leur influence au sein du FNJ.

### *L'essor médiatique et électoral*

Si le FN et son principal dirigeant sont quasiment absents de la vie politique au cours des dix premières années d'existence du FN, souvent qualifiées de « traversée du désert » au sein du parti, il n'en va plus de même à partir du début des années 1980.

Aux yeux des militants, une série d'événements marquants figurent les étapes de l'inexorable ascension du FN, avec la prise du pouvoir pour nécessaire issue. Ils sont confortés dans

---

95. Voir chapitre 3.

cette optique par des récits qui ont acquis force de légende au sein du parti. De fait, longtemps ignoré des médias et réduit à des pourcentages infimes lors des élections, le FN a gagné en peu d'années les sommets de la notoriété publique et a bénéficié de scores élevés pour un parti identifié à l'extrême droite.

L'obtention de trois sièges au conseil municipal de Dreux en septembre 1983 (avec 16,7 % des voix au premier tour) est la première manifestation d'importance du FN sur le plan électoral. Une seconde manifestation d'importance est le passage de Le Pen à l'émission politique « L'Heure de Vérité » sur Antenne 2, le 13 février 1984, ce qui change d'un coup en un leader de rang national le président du parti marginal qu'est alors le FN.

Les élections qui s'égrènent, en particulier présidentielles où Le Pen est candidat, régionales où le parti augmente le nombre de ses élus, législatives où il fait battre les candidats de la droite établie, conduisent le FN à détenir une place relativement stable. Ainsi, alors qu'il ne réunit pas les 500 signatures nécessaires pour être candidat à l'élection présidentielle de 1981, Le Pen avoisine ou dépasse 15 % des suffrages en 1988, 1995 et 2002 (à savoir 14,4 %, 15 % et 16,9 %). Le parti obtient pour la première fois des députés à l'Assemblée nationale et dans les conseils régionaux en 1986, grâce au système proportionnel : 35 députés (y compris 3 du CNIP, avec 9,9 % des voix), 137 conseillers régionaux (avec 9,6 % des voix). Pour les militants de la première heure, c'est un moment de bonheur, qui les paie d'un seul coup de plus de dix années de militantisme. Ce bonheur est d'autant plus marqué que le parti diamétralement opposé au leur, à savoir le Parti communiste, voit décliner le nombre de ses électeurs.

Les scrutins suivants confirment l'influence croissante du FN, même si le retour au système majoritaire le prive quasiment de députés désormais. Il en obtient un seul lors des élections de 1997 (Le Chevallier dans le Var, invalidé ensuite), alors qu'il en aurait obtenu 77 avec le système proportionnel[96]. Du moins est-il installé dans les conseils régionaux, où le système proportionnel est en vigueur : en 1992, il obtient 239 élus (avec 13,9 % des voix), en 1998 il en obtient 275 (avec 15,2 % des voix). Ce qui s'apparente à une nouvelle étape, confirmant aux yeux des militants l'inexorable ascension de leur parti, va survenir lors des élections municipales de 1995 : trois

---

96. Selon J. Jaffré, *Le Monde*, 5 juin 1997.

villes importantes, Toulon, Orange et Marignane, portent à leur tête des responsables du FN (Le Chevallier, Bompard et Simonpieri) dans le cadre de triangulaires remportées avec un peu plus du tiers des voix au second tour. Ce sera le cas de Vitrolles en 1997, où Mégret s'installe, par femme interposée, à la suite d'une élection partielle [97].

S'il convient que les militants du parti soient emplis d'espoir, et s'il est logique que ses adversaires se montrent alertés ou aient des raisons d'être effrayés, le FN cependant ne manifeste pas de poussée continue et irrésistible : « Il s'agit bien plutôt d'une brusque irruption en 1983-1984, suivie d'une longue phase de consolidation ou de progression modérée, au cours de laquelle le rayonnement du parti lepéniste hors des limites de son électorat a connu des fluctuations sans vraiment s'accroître [98]. » L'arrivée de Le Pen en seconde place lors de l'élection présidentielle de 2002, pour étonnante qu'elle ait pu sembler, car inattendue, ne contredit pas ce point de vue. Au demeurant, lors des élections législatives qui ont suivi, le parti a obtenu 11,3 % des voix (auxquelles peuvent être ajoutées 1,1 % obtenues par le MNR).

### *La réorientation de la propagande vers l'électorat populaire*

Si le FN a accru son emprise électorale depuis une quinzaine d'années, sans pour autant dépasser le niveau des 15 %, sauf à l'élection présidentielle de 2002, c'est auprès de catégories sociales nouvelles. Alors que les petits indépendants formaient le noyau des électeurs du FN au cours des années 1980, progressivement s'y sont ajoutés les ouvriers et les chômeurs. Selon les sondages post-électoraux, c'est une proportion élevée et croissante de ceux-ci qui votent pour Le Pen : de 19 % et 12 % respectivement aux élections présidentielles de 1988, à 30 % et 25 % à celles de 1995, à 30 % et 38 % à celles de 2002 [99]. Le surprenant constat que le FN est devenu le « premier parti ouvrier de France », et dame ainsi le pion sur son propre

97. À la suite des élections municipales de mars 2001, Orange et Marignane garderont des maires FN ou MNR, tandis que Toulon et Vitrolles les perdront.

98. Comme l'analyse P. Lévêque, *Histoire des forces politiques*, *op. cit.*, p. 463.

99. Gilles Ivaldi, « Les formations d'extrême droite », dans P. Bréchon (dir.), *Les Partis politiques*, La Documentation française, Paris, 2001, p. 15-38 ; *Le Monde*, 29 avril 2002.

terrain à son ennemi primordial, le Parti communiste, ne peut manquer d'être un objet de perplexité. En effet, loin d'être favorables aux politiques sociales et aux revendications des travailleurs, les dirigeants du FN privilégient un libéralisme typique des petits patrons : hostile aux syndicats et aux grèves, hostile au principe de redistribution par l'impôt, hostile au RMI. C'est donc à contre-emploi que Le Pen chante la « longue lutte des travailleurs et des syndicats pour plus de justice, plus de sécurité, plus de liberté dans le travail » lors de son discours de la place de l'Opéra le 1er mai 1996. Et c'est contre l'habitude du parti que les militants défilent avec des pancartes où il est question de défense du service public, d'attachement à une politique sociale ou de Smic à 7 000 FF.

L'idée de ne pas rebuter l'électorat populaire par un programme contraire à ses attentes provient de cadres proches de Mégret. S'ils sont doctrinaires quant à leur vision de type ethnique et racial concernant les relations entre groupes sociaux, ces cadres sont aussi pragmatiques. Pour accéder aux postes électifs, non seulement ils sont disposés à des ententes avec les partis de droite, mais ils mettent en avant des thèmes propres à gagner la sympathie des milieux populaires, qui souffrent du chômage et de la dureté de leur cadre de vie. Au lieu de pourfendre les « centrales syndicales archaïques et non représentatives » parce qu'elles manipulent l'opinion et récupèrent le mécontentement populaire, comme il l'a fait lors des grèves de novembre et décembre 1995, le FN va s'efforcer d'utiliser à son profit le droit syndical. Les militants vont être encouragés à instiller le point de vue du parti dans le cadre des syndicats existants. Et, surtout, le parti va offrir la notoriété de sa marque et un soutien logistique à un syndicat de policiers du nom de Solidarité-Police qui a été créé en 1994 par un adepte du FN. Renommé FN-Police, à l'initiative de Philippe Olivier, l'adjoint de Mégret en charge des Actions catégorielles, ce syndicat obtient 7,45 % des voix lors des élections professionnelles de décembre 1995. L'année suivante, sont alors lancés trois autres syndicats, dotés du même sigle de reconnaissance : FN-RATP, FN-TCL dans les transports lyonnais, FN-Pénitentiaire. Après des décisions de justice contradictoires, ces syndicats finissent par être interdits.

En parallèle, des cercles et des associations vont s'efforcer d'attirer les sympathisants selon leurs préoccupations : par professions (médecins, policiers, petits patrons), par problèmes

sociaux (chômage, pauvreté, souffrance animale), par revendications (automobilistes, locataires, retraités), par croyances morales ou religieuses (protestants, païens). Nombre de ces organismes se réduisent pour l'essentiel à une enseigne, une adresse (celle du siège du FN, rue Vauguyon à Saint-Cloud), quelques noms faisant office de président, de secrétaire et de trésorier (selon la loi de 1901 sur les associations). L'implication de quelques bénévoles et la rivalité entre cadres vont toutefois conduire à donner de l'importance à certains de ces organismes. C'est d'autant plus le cas à partir de 1996, avec le mot d'ordre d'étendre à tous les domaines et dans tous les secteurs l'influence du parti. L'arrivée du pasteur Blanchard au siège du FN s'inscrit dans cette orientation stratégique. Il a en effet pour mission de donner une envergure nationale à Fraternité française, une association caritative dont l'activité se cantonne principalement au sud-est de la France.

## Conclusion

Par son mode de développement, le FN est une entreprise politique peu dissemblable de beaucoup d'autres. Mais s'attacher à une partie de ses dirigeants et les replacer dans les péripéties de l'histoire récente conduit cependant à la certitude que c'est un parti singulier.

Il s'y rencontre en effet d'anciens collaborateurs, certes en nombre infime, les uns disparus, les autres d'un âge avancé, mais qui ont occupé à un moment donné des fonctions importantes (Victor Barthélémy, Roland Gaucher, François Brigneau, Pierre Bousquet, André Dufraisse par exemple). Il s'y rencontre pareillement des négationnistes et des partisans d'une Europe blanche, représentés au plus haut niveau de l'appareil à certaines périodes. En continuité avec ces divers protagonistes, il s'y trouve aussi une vision du monde où les caractéristiques ethniques et raciales des individus sont tenues pour un critère majeur d'explication des comportements et, dès lors, sont admises comme un principe de bon sens pour la gestion des populations [100].

Dans le même temps, il s'y rencontre aussi, de façon durable ou brève, comme dirigeants ou simples soutiens, quelques

100. Voir chapitre 3.

compagnons de la Libération, quelques écrivains et historiens dont les œuvres ou les noms sont connus (Michel de Saint-Pierre, Jean-François Chiappe, un moment vice-président du FN), quelques Antillais et quelques personnes d'origine maghrébine à des postes élevés. Mais, surtout, loin de la proclamation d'une frontière hermétique entre membres vertueux et membres infréquentables au sein du monde politique, les ententes et les allers et retours entre organisations de droite et d'extrême droite sont fréquents. Des militants du PFN ou du GUD ont collé des affiches et fait le service d'ordre pour l'UDF, contre rémunération ; des étudiants qui furent membres d'Occident ont ensuite rejoint les rangs des partis de droite, où ils sont devenus cadres de premier plan et, quelques-uns, ministres.

Les responsables du FN ne manquent pas de rappeler leur passé à ces hommes qui affectent de les ignorer ou qui leur font la leçon. En 1983, Gaucher dresse ainsi un tableau de ceux qu'il appelle les « mal lavés de l'extrême droite [101] », où figurent en particulier Longuet et Madelin (au comité exécutif du PR), Alain Robert (au CNIP), tous trois passés par Occident. En 1998, quand Devedjian dit souhaiter l'« interdiction pure et simple » du FN parce qu'il ne serait pas un « parti républicain », *National Hebdo* [102] ne manque pas de rappeler qu'il fut « dans sa jeunesse l'un des principaux "matraqueurs" d'Occident », impliqué en 1967 à Rouen dans une attaque à coups de manche de pioche contre des opposants à la guerre du Viêtnam. À peine la scission du FN entamée, des dirigeants de droite se sont aussitôt dits prêts à intégrer ses élus pour peu qu'ils prissent distance avec leurs idées antérieures ; et, de fait, certains de ces élus n'ont pas manqué d'intégrer des partis dont ils disaient honnir les dirigeants et les idées quelques mois plus tôt [103].

Inversement, à différents moments, le FN trouve ses cadres dans les partis de droite. Dans le tableau des « mal lavés de l'extrême droite » dressé par Gaucher figurent ainsi de futures recrues du FN, prêts à revenir dans leur milieu de prédilection si les circonstances le permettent : Mégret et Blot (alors au comité central du RPR), Le Gallou (alors au bureau politique du PR), Pierre Sergent et Michel de Rostolan (alors au CNIP). Lors du congrès du FN à Nice en 1990, un tiers des délégués ayant

101. *Radio Le Pen hebdo*, 137, 22 décembre 1983.
102. 736, 27 août 1998.
103. *Le Monde*, 12, 14 décembre 1998 ; 8 novembre 1999.

un passé politique proviennent des partis de droite, contre un quart qui proviennent des anciens groupes d'extrême droite et un quart des comités Tixier-Vignancour[104]. Dans les années 1970, *Français d'abord*[105] est heureux de faire de quelques ralliés récents, comme Wetzel et Desessart, des invités d'honneur aptes à témoigner de l'attraction du parti, de son acceptabilité morale, de la justesse de sa tactique et de son programme.

Du moins est-il usuellement retenu du FN qu'il est d'extrême droite, du fait de ses composantes, de ses théories sur les groupes humains, des engagements passés, des idées fixes ou des diatribes de certains de ses dirigeants. Il s'agit là d'une étiquette infamante, peu avantageuse pour une organisation qui veut obtenir des élus dans le cadre d'un régime démocratique. En effet, dans sa majorité, l'électorat ne manque pas d'être révulsé par tout ce qui ressemble à une approbation du régime de Vichy, à la défense des guerres coloniales, à la négation du génocide contre les juifs ou à un projet politique à base implicitement raciale, ainsi que le rappelait Sergent en 1992 pour regretter les prises de position de *National Hebdo* ou de *Présent* sur ces sujets[106].

En conséquence, une partie du travail de propagande va consister d'une part à faire oublier les composantes du FN les moins défendables, d'autre part à réfuter les accusations ordinaires de racisme et d'antisémitisme adressées à certains discours des dirigeants ou au projet de société du parti. Du simple fait de leur présence, les militants ordinaires vont être amenés à jouer un rôle prépondérant dans ce travail de propagande. Nombre d'entre eux constituent en effet une réfutation en acte des principales accusations portées contre le parti et ses dirigeants : ils ont des liens cordiaux avec des personnes de couleur dans le cadre d'opérations à retombée médiatique initiées par le parti ; certains d'entre eux sont de type africain ou maghrébin, d'autres sont d'origine juive. Ce travail d'enjolivement est toutefois d'une faible portée, dans la mesure où d'autres messages ne cessent d'interférer avec son contenu, en niant ainsi l'authenticité. Selon les moments, lire *National Hebdo* ou écouter Beketch sur Radio Courtoisie, c'est en effet communier avec les thèses et les diatribes les plus percutantes de l'extrême droite.

---

104. G. Birenbaum, *Le Front national en politique*, *op. cit.*, p. 355.
105. 264-265, octobre 1997.
106. R. Gaucher, *La montée du FN*, *op. cit.*, p. 416-419.